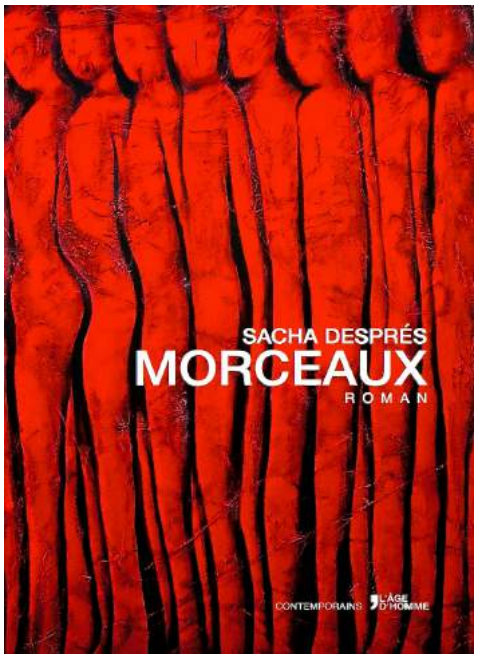
MORCEAUX

Éditions L'Âge d'Homme

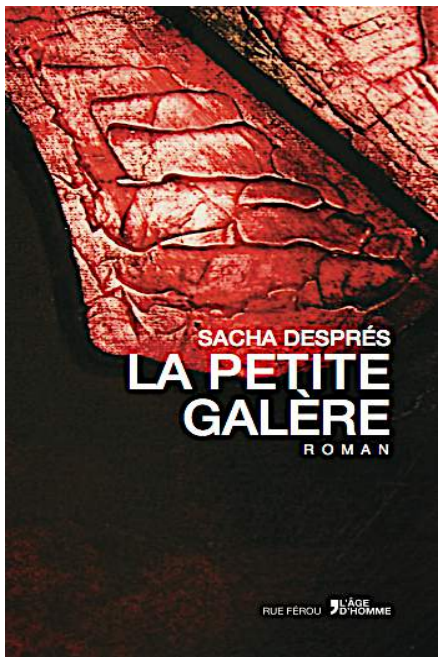
Parution mars 2018



LA PETITE GALÈRE

Éditions L'Âge d'Homme

Parution mars 2015



VERNISSAGE

MORCEAUX

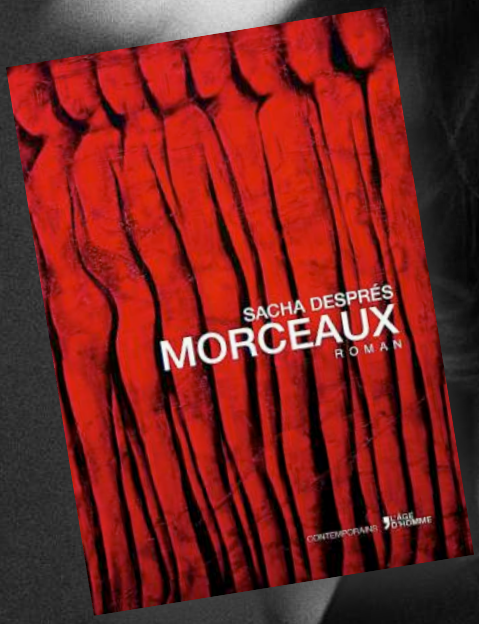
jeudi 22 mars

18h-20h

Librairie HumuS

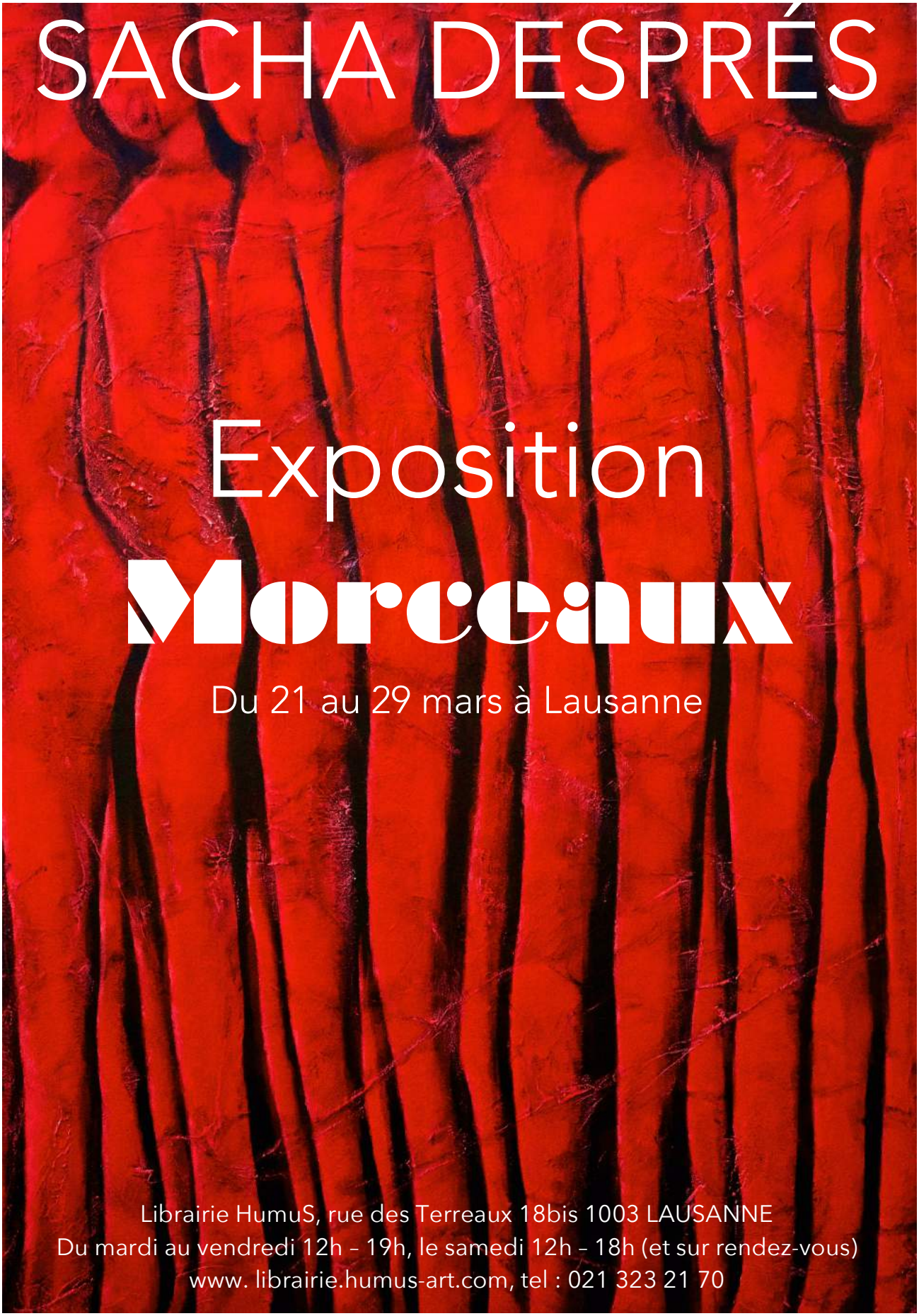
rue des Terreaux 18bis

LAUSANNE



Lectures
Peintures
Dédicaces

Photo © Christine Caron


SACHA DESPRÉS
Exposition
Morceaux
Du 21 au 29 mars à Lausanne
Librairie HumuS, rue des Terreaux 18bis 1003 LAUSANNE
Du mardi au vendredi 12h – 19h, le samedi 12h – 18h (et sur rendez-vous)
www. librairie.humus-art.com, tel : 021 323 21 70

Morceaux de choix

Il est des cauchemars qui enchantent. Des enfers qui méritent un crochet, comme avec *Morceaux* de Sacha Després, roman aussi effrayant qu'enthousiasmant d'une humanité devenue cannibale, réduite en morceaux, littéralement en morceaux de viande dont se délecte la classe dominante. « Des générations derrière les barbelés et les murs en béton. Leur place était ici. A l'intérieur des ventres et des enclos. On les appelle aujourd'hui morceaux. » Les ventres en question sont ceux des « gras », caste supérieure autoproclamée d'un futur lointain – ou pas –, aristocratie dégénérée d'un monde dévasté, jamais à court de raffinements lorsqu'il faut manger son prochain, le violer ou le torturer. Cette charmante société, où l'homme est un monstre pour l'homme, a émergé dans des circonstances floues, violentes mais floues, dont on ne sait pas grand-chose, hormis que le Mal a gagné. Et haut la main.

L'autre grande gagnante dans l'histoire, c'est Sacha Després. Trois ans après un sombre premier roman, *La Petite galère*, la Vaudoise d'adoption gagne encore en noirceur. Elle s'embarque dans une dystopie, un genre qui prolifère avec son lot de clichés et de facilités, mais à partir duquel elle extrait un roman singulier et ambitieux. Un roman qui s'apparente tout à la fois à un conte crépusculaire, à un long poème halluciné, à un délire onirique. Un roman touffu et fiévreux, souvent ensorcelant. Cela tient beaucoup au style de son auteure, dont l'écriture percute et palpite. Ses phrases giclent. Sa voix

est affolée, comme terrifiée par ce qu'elle raconte. « Des rires. Partout. Des rires coulant comme l'alcool. A flot. Goitres. Gueules. Ventres-gélatine qui tremblent et engouffrent. Dans la lumière rouge, liqueur noire. Le bestiaire trinque et savoure », écrit Sacha Després tandis que ses « gras » font bombance.

L'angoisse suinte à chaque page, avec çà et là des jaillissements d'effroi, de terreur pure, comme lors des scènes d'abattage des « morceaux ». La native parisienne ne tombe pourtant pas dans le piège du sensationnel. Tout semble même bien réel, tout droit sorti d'une de ces vidéos volées qui, régulièrement, accablent nos bons vieux abattoirs et choquent l'opinion publique. Nuance néanmoins – ou pas –, ce sont des êtres humains qui, dans *Morceaux*, « recouvrent les murs de démence par leurs cris vains » avant de se faire trancher la gorge ou fracasser le crâne.

Roman obsédé par la violence, manifeste antispéciste mais pas seulement, *Morceaux* fait mal. Mais ni aux oreilles, avec une écriture toujours impeccable, ni aux yeux. Autant romancière que peintre, Sacha Després crée une œuvre très visuelle où, dès sa propre illustration de couverture, le rouge sang se mêle au noir. On aurait toutefois aimé, et c'est peut-être le seul reproche à lui adresser, que d'autres contrastes ressortent mieux. Son sombre tableau manque de lumière. On retrouve certes quelques notes de douceur au contact de ses personnages principaux, Idé Fauve et son frère Lucius. Reste que les touches de tendresse fraternelle demeurent bien pâles face aux atrocités du roman. A la décharge de Sacha Després, la barre était haute, sans doute inatteignable, si l'on se réfère au roman qui lui a servi de modèle : *La Route* de Cormac McCarthy. Chez l'Américain, c'est de l'amour entre un père et son fils, perdus au sein d'une humanité saccagée, que naît la lumière. Mais une lumière si intense que les ténèbres alentour ne parviennent jamais à voiler. Ce n'est pas le cas dans *Morceaux*, où la noirceur étouffe tout.

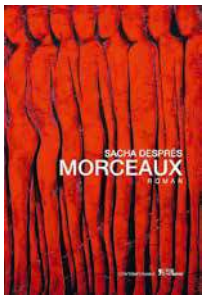
Sacha Després en est bien consciente d'ailleurs. « Il se pourrait que la vérité fût triste », écrit-elle en épilogue, citant Ernest

Renan. Ce qui, tout compte fait, n'est que partiellement juste. Car si le lecteur de *Morceaux* désespérera du monde imaginé par son auteure, il se réjouira à l'idée que la littérature romande puisse engendrer un aussi remarquable roman.

Sacha Després, *Morceaux*, L'Âge d'Homme, 2018, 161 p.

Des bouquins

Les dents du fond qui baignent



Tout en haut de l'échelle, il y a les gras. Ce sont les riches, les arrogants, ceux qui possèdent tout, l'argent comme les hommes. En bas, il y a les produits. Ils sont esclaves, gladiateurs, exploités sexuels, reproducteurs. Et tout au fond, ce sont les morceaux, humains élevés comme du bétail pour leur viande et massacrés dans les hyperabattoirs. Pour son deuxième roman, la Française établie en Suisse Sacha Després frappe fort avec une dystopie cannibale particulièrement saignante. Se réclamant de *La Route* de Cormac McCarthy, récit postapocalyptique d'une noirceur absolue dans lequel les bébés sont appréciés pour leur valeur nutritive, *Morceaux* nous plonge dans un univers peut-être encore plus affreux puisque la consommation de l'humanité a ici été industrialisée. Le début du roman est remarquable, nous faisant partager la vie d'une famille de produits sur une île où sévit un virus qui efface la mémoire. Incapables de se souvenir très précisément de leurs enfants, les parents continuent à en mettre au monde jusqu'à ce qu'ils leur soient arrachés pour abattage. La construction très elliptique de Després couplée à un vocabulaire consumériste et gastronomique fait merveille pour évoquer par petites touches l'horreur de ce camp de concentration. *« C'est sur l'île mystérieuse qu'on a basé le cheptel principal. Les morceaux de ce terroir jouissent d'une certaine liberté grâce à leur mode d'élevage en plein air. Pourtant la mélancolie plane au-dessus du territoire. Peu perceptible, elle reste sans conséquence sur la qualité gustative des produits. »*

La suite est un peu moins réussie, qui voit les deux enfants survivants de la famille entrer au service d'un gras et découvrir l'autre côté du monde. A mesure que le récit doit se trouver une direction, les ellipses se font dommageables à la compréhension, et le voile d'ombre posé volontairement sur le fonctionnement de cette société dévoratrice laisse un peu sur sa faim, ce qui est un comble. Parfois trop occupée à faire du style, Sacha Després néglige alors le récit au profit de la forme, par ailleurs fort belle.

Avec cette fable sur notre monde dégénéré, qui fustige la surconsommation, le luxe, l'exploitation de l'homme par l'homme, Sacha Després réussit aussi au passage l'un des meilleurs et plus intelligents plaidoyers pour le véganisme. Stéphane Babey

Morceaux, Sacha Després, Editions l'Age d'Homme, 168 pages.

De la dictature du marché

Quand Jean Ziegler, 84 ans, raconte des histoires à sa petite-fille, il en fait carrément un livre. A le lire, on se rend compte que la fillette ne s'est pas endormie aux paroles de son grand-papa, mais que, bien au contraire, elle lui pose une foultitude de questions sur le capitalisme. Et ça tombe bien puisque l'ancien rapporteur spécial de l'ONU pour le droit à l'alimentation en connaît un rayon. Le sociologue rabâche, sans radoter, ses saines colères contre *« les oligarchies du capital financier globalisé qui ont érigé un ordre cannibale du monde »*. Ziegler cite volontiers ses amis pour appuyer sa thèse : le capitalisme ne saurait être réformé, il faut le détruire. Tout en admettant que les formidables conquêtes de la science et de la technologie – il insiste sur le rôle de la révolution électronique – doivent non seulement être préservées mais aussi potentialisées.

Dans ce sombre tableau, Jean Ziegler mise sur l'utopie, l'insurrection des consciences.

Un petit livre, entier comme son auteur, que l'on offrira à n'importe quelle petite fille. Jean-Luc Wenger

Le Capitalisme expliqué à ma petite-fille, Jean Ziegler, Seuil, 117 pages.

Des védés

Monde de wouf !

L'univers pittoresque de Wes Anderson n'est plus à décrire, on aime ou on déteste, c'est selon. Pour son deuxième film d'animation après *Fantastic Mr. Fox*, le cinéaste invente un univers tellement fou que le grand public, sidéré, n'a pas su quoi en penser. Inspiré du théâtre Kabuki, ce conte inclassable ne contient, à une exception près, que des chiens. Atteints d'une épidémie animale, ces derniers sont largués par le méchant maire Kobayashi sur une île, au large et couverte de détritus. Abandonnés pour y mourir, les clébards se réorganisent tout en rêvant d'un retour impossible à la grande ville. Quand le fils du politicien se met à chercher sans relâche son toutou personnel, il atterrit finalement dans cet endroit sordide où les bannis viendront à son aide. Empreint de poésie nippone et clairement influencé par le manga, ce film est une merveille inclassable, un hymne à l'amitié mais aussi une charge frontale contre notre chère société de consommation.

Michael Frei, Karloff, films cultes, rares et classiques, Lausanne

L'Ile aux chiens, Wes Anderson, 2018, Fox, Vf et Vost, DVD et Blu-Ray, 101 min.

Un festival

Un monde à cœur ouvert

Un festival parmi tant d'autres mais… pas vraiment comme les autres : celui de Massongex s'apprête à accueillir une quinzaine d'artistes ou de groupes qui, tous, renonceront à leur cachet en faveur de l'association Terre des hommes Valais, laquelle gère un lieu appelé tout simplement La Maison. Cet établissement médicalisé reçoit des enfants venus du monde entier pour être opérés dans les hôpitaux de Lausanne, de Genève ou encore de Berne pour y passer leur convalescence avant de rejoindre leur pays et leur famille.

A l'affiche de cette 16e édition nombre d'artistes de premier plan tels Olivia Ruiz, Calogero, Charlie Winston, Forma ou encore Cali, le parrain de la manifestation. Avec, bien sûr, nombre d'animations pour les enfants. Roger Jaunin

Un autre monde festival. A Massongex, du 31 août au 2 septembre. Programme complet et réservations sur www.tdh-valais.ch

Les écrivaines mettent le turbo

▶ LITTÉRATURE ROMANDE Les nouveautés du printemps s'entassent chez les libraires. Quelques pièces rares en ont émergé, dont deux écrivaines du cru, Dunia Miralles et Sacha Després

Mais sont-elles vraiment du cru, l'une Espagnole, l'autre née en région parisienne? Certes, elles vivent en Suisse, mais la force de leurs récits n'a rien de la bienséance helvétique. Deux auteures singulières pour bousculer les neurones des lecteurs.

L'ouvrage de Dunia Miralles se lit, se regarde, s'écoute et se respire. PHOTO SHELLEY AEBI

Sacha Després plonge le lecteur dans un roman d'une rare noirceur. PHOTO CHRISTINE CARON

De La Chaux-de-Fonds...

Les Éditions Torticolis et Frères ont mis les petits plats dans les grands en offrant à Dunia Miralles un passeport culturel hors de leurs normes: un petit recueil de poésie sur papier chic, bilingue et agrémenté de photos couleurs, livré avec un CD signé Monojoseph, ou Jérôme Ballmer, l'un des fondateurs du Jivaros Quarter, groupe rock mythique des années 1980-1990. Et Dunia Miralles y va de ses poèmes chantés. Fallait oser, elle a osé.

Qui ne connaît pas Dunia Miralles dans le monde de la littérature helvétique? Avec son *Swiss Trash*, paru en 2000 chez Baleine à Partis, réédité en 2015 à L'Âge d'Homme, l'auteure qui vit à La Chaux-de-Fonds avait jeté un sacré pavé dans la mare de la Suisse propre en ordre, exhibant crûment le monde de la drogue, du sexe et des paumés. À ce récit devenu culte, succédaient des nouvelles pas du tout politiquement correctes, *Fille facile*, puis un roman qui interrogeait à nouveau la marge, *Inertie*, et un monologue pour le théâtre consacré au transgenre, *Mich-el-le*, qu'elle mit elle-même en scène, puisque Miralles cumule plusieurs talents. Avec *Alicante*, l'auteure propose un OVNI. Poésie, longue mélopée nostalgique d'une femme qui aime deux hommes, pensées vagabondes. Ce petit ouvrage se lit – espagnol et français par moments imbriqués lui insufflent une secrète part érotique – il se regarde, exigeant de s'en imprégner – il est agrémenté de photos, dont certaines de l'auteure, dans un graphisme qui en fait une délicate œuvre d'art signée Alexandre Baillod. Il s'écoute, puisque Dunia Miralles chante ses écrits sur une musique de Monojoseph. Et pour les sensibles aux parfums du papier imprimé, il se respire, les effluves des pigments colorés évoquant le sud, même si finalement, l'écrivaine rejoint l'austère géographie de La Chaux-de-Fonds, où elle a son actuel port d'attache. Décrivant un personnage imaginaire, auquel le retour à la réalité du pays froid arrache le masque de la littérature pour dévoiler l'auteure, *Alicante* se révèle l'ouvrage le plus abouti de Dunia Miralles. Sa maîtrise de l'émotion effleurée, suggérée, l'apparente légèreté du propos empreint de sensualité témoignent d'une maturité d'écriture jusque dans le choix des langues entrelacées. Se lit et se relit, se réécoute, infime bijou pour échapper au quotidien chronophage.

... à la région lausannoise

Douée elle aussi de plusieurs talents – elle écrit et elle peint – Sacha Després publie à L'Âge d'Homme son deuxième roman, *Morceaux*. Décrire l'ambiance trash de ce récit serait un euphémisme qui conviendrait à peine mieux à son premier roman, *La Petite galère*, paru en 2015, l'histoire de deux adolescentes dans une banlieue parisienne, en ce début de siècle pesant et bétonné.

Morceaux pour les morceaux de bidoche que représentent les victimes humaines de ces pages sans concession. Le lecteur qui plonge dans ce roman d'une rare noirceur, doit savoir qu'il n'en sortira pas indemne: abjecte métaphore de notre société en pleine déliquescence, le récit ne fait qu'exacerber le dépotoir qui nous sert de vie quotidienne. Disons que Sacha Després en décrit de manière factuelle, chirurgicale et par là quasi poétique – à travers le vocabulaire choisi, les scènes détaillées –, une civilisation qui a sombré dans la barbarie (en est-elle jamais sortie?) En cela, elle a créé une dystopie, un genre qui a le vent – tempétueux – en poupe. Car ne nous leurrons pas, dans cet univers de papier où les plus forts se nourrissent de bêtail humain, la touche est à peine exagérée. Faut-il rappeler les abominations des guerres, l'esclavage sexuel des enfants, le martyre des femmes nées du mauvais côté de la barrière dite civilisée? Ou encore les atrocités que nous pratiquons envers les animaux – corridas, *toros del fuego*, lévriers torturés, animaux de rente tellement maltraités, bestioles jetées vivantes dans l'eau bouillante, écorchées vives, viande halal, vivisection et toutes les autres? Celui ou celle qui a visité un abattoir retrouvera dans *Morceaux* les abjections auxquelles nous nous livrons en toute impunité, pratiquées ici sur des humains. Pour servir de fil rouge à ce conte post-apocalyptique, deux entités du cheptel de la zone qui sert à l'élevage, Idé Fauve et son frère Lucius qui seront affranchis avant de passer à la boucherie. Un maigre espoir qui se terminera en apothéose dans le cratère d'un volcan grâce au feu duquel tout renaît. Mais n'est-ce pas un éternel recommencement? L'auteure termine son roman à la manière du serpent qui se mord la queue.

Dépourvue de passion, avec des brins de tendresse ici et là, l'écriture de Sacha Després est d'une efficacité redoutable dans la description de la dévoration, non pas seulement physique, mais psychique... du lecteur, hanté par ces chapitres qui lui rappellent à chaque instant que nulle autre entité vivante sur terre n'a généré autant de ténèbres et de cruauté, fruits de sa prodigieuse intelligence. Les récits taxés de dystopiques n'ont aucune joie à offrir au lecteur, ils sont rédigés pour provoquer une réflexion sur les problématiques de l'époque qu'ils décrivent, tels *Le Meilleur des Mondes* de Huxley, *1984* de Orwell ou encore *Fahrenheit 451* de Bradbury. Celui de Sacha Després se taille une place à part, plus perverse que celle de ses compagnons de bibliothèques. Âmes sensibles, ne vous abstenez pas.

BERNADETTE RICHARD

Dunia Miralles et Monojoseph: *Alicante*, récit poétique bilingue français/espagnol, Éd. Torticolis et Frères, La Chaux-de-Fonds, 2018, 56 pp. ill. avec un cd; Sacha Després: *Morceaux*, roman, Lausanne, Éd. L'Âge d'Homme, 168 pp.

▶ CRITIQUE

Des joyaux en abondance à Porrentruy

L'Ensemble Moment baroque est bien connu. Issu d'un noyau jurassien, il sait convoquer musiciens ou musiciennes aussi à l'internationale, quand il le faut, comme pour le projet donné le 27 avril aux Jésuites, illustrant Telemann et Bach. Les interprètes enchantent sous la vive et joyeuse direction de Jonathan Nubel, violon conducteur des treize instrumentistes. Ils s'engagent avec tout l'art nécessaire pour que leur «chant» s'allie ou se fonde en parfaite harmonie. Il s'agit d'avoir scruté – c'est la science – le génie de la partition, sa profondeur. Sens et symbole des textes sont confiés, ici, à Leandro Marziotte, contre-ténor. On sait le raffinement qu'il faut pour les cantates, répertoire majeur. Trois sont proposées et la longue suite orchestrale 1066. Joyaux en abondance aux effets droits debout!

Bach est jeune. Sa cantate 54 *Widerstehe doch der Sünde* est de 1711. Elle montre une plénitude juvénile, elle explore dans son style déjà autoritaire des synthèses harmoniques pour plus tard. On les perçoit, si bien venues des instruments qui s'attachent à une écoute passionnée de la lecture du contre-ténor, leur source. Voilà les sonorités équilibrées, entraînées à la perfection. L'interprétation est savante, le hasard n'y a pas sa place. L'intensité couplée au texte est signalée dans l'œuvre par des mécanismes insistants (répétition, da capo et même par l'emploi fugué, chromatique en plus), dans l'aria *Wer Sünde tut, der ist von Teufel*. Dès les premières notes de ce chant, grand et direct et d'une fraîcheur de source, donc luxueux, s'impose la Beauté.

La longue suite 1066 est bien connue. Jonathan Nubel la gouverne de bout en bout, «dansant» de tout son être, archet frétillant, faisant rebondir ce que Bach a transmis au fil des danses (gavotte, courante, forlane, menuet, bourrée, passe-pied), long ouvrage torsadé à souhait, une fois lancée la majestueuse *Ouverture à la française*. Interventions successives des uns et des autres, à deux, à trois, soutenus par le continuo, orgue, clavecin, violoncelle, contrebasse, infatigables ouvrières de la ruche.

Telemann est plus simple, d'ordinaire. Cependant sa cantate *Ach, Seele, hungre, dürste* travaille aussi la symbolique expressive. Il y a de l'âcreté dans le récitatif. Il y a de l'âpreté audacieuse, même avec l'espérance qui s'y exprime (2e aria).

La cantate 169 *Gott soll allein mein Herze haben* est assortie d'une formidable sinfonia, vive, un festival à elle seule. Bach enjambe majeur-mineur en un tissu serré de passerelles (attaque pointée, liée, etc...) Trilles et constellations sportives au clavier signent le chef-d'œuvre. Le chant, lui, dans arioso, dans les récitatifs, les deux arias, a la liberté de l'assurance, et de la confession. L'œuvre esquisse, dans sa belle poésie, une discrète, délicate *communio mystica*... *Stirb in mir, Welt*... Mots forts, mots d'une doctrine sûre d'elle, de ce temps-là.

PAUL FLÜCKIGER

▶ CHANSON

Maurane est décédée

La chanteuse belge Maurane a été retrouvée inanimée dans son lit, lundi soir vers 20 h, a indiqué un porte-parole du parquet de Bruxelles. De son vrai nom Claudine Luypaerts, l'artiste s'est éteinte à l'âge de 57 ans.

«Une information judiciaire a été ouverte», a communiqué un porte-parole à l'agence de presse belge Belga. Selon les premières observations, la mort «n'est pas considérée comme suspecte», a-t-on précisé de même source. Aucune intervention d'un tiers n'a été constatée. Le porte-parole n'était pas en mesure de formuler d'autres commentaires dans l'immédiat.

La dernière apparition de la chanteuse remonte au week-end dernier à Bruxelles alors qu'elle participait à la Fête de l'Iris. L'artiste de renommée mondiale préparait la sortie d'un prochain album consacré au chanteur belge Jacques Brel pour l'automne 2018 ainsi qu'une tournée en mars 2019, comme elle l'avait annoncé sur les réseaux sociaux.

Maurane venait d'annoncer son retour sur scène.

Son dernier album, *Ouvre*, était sorti en 2014, son onzième album studio, suivi en 2016 de deux ans de retrait de la scène en raison de problèmes aux cordes vocales. Récemment encore, Maurane figurait aussi au casting du film français *Le collier rouge* réalisé par Jean Becker, sorti en mars 2018.

La carrière de la chanteuse francophone avait débuté en 1979 avec un spectacle *Brel en mille temps*. **ATS**

Marina Salzmann sème des récits à tous vents dans *La Tour d'abandon*. Un roman hors des sentiers battus qui séduit par son inventivité et sa grâce poétique

UN MAELSTRÖM D'HISTOIRES

Autour d'un axe central, l'auteure genevoise multiplie les digressions. MCGINNLY / WIKIMEDIA / CC BY SA 3.0

ANNE PITTELOUD

Roman ▸ Un jour, à son retour du Sud, Anna découvre une femme nue sur son mur: une saillie de pierre au «corps arqué à la manière d'une gargouille ou d'une figure de proue», qui semble tordue de douleur. La jeune femme fait semblant de ne pas la voir, tout comme ses visiteurs. Se délassant dans la baignoire commune de son immeuble, elle se remémore son voyage dans une ville italienne sur les traces de son jumeau Pablo, disparu alors qu'il enquêtait sur *La Nativité*, le tableau volé du Caravage. Elle est amie avec sa voisine Tess, journaliste d'origine portugaise née sous X, qui n'a plus qu'un bras; Joseph Frost, écrivain et ancien compagnon de Tess, regrettera toute sa vie un moment de lâcheté et détient peut-être des informations sur la disparition de Pablo… Voilà, pour commencer. Mais résumer *La Tour d'abandon* ne fait pas vraiment sens. Car Marina Salzmann fait fi de la dramaturgie romanesque conventionnelle pour imaginer avec une grande liberté un livre gigogne où la fantaisie est reine, un dispositif à générer les histoires et les rêves.

Univers parallèles

A partir d'un pivot central, *La Tour d'abandon* disperse les histoires aux quatre vents, multiplie les récits qui pollinisent le réel d'une étrangeté onirique. Sa structure narrative fait écho à l'escalier en spirale de l'immeuble où vivent Anna et Tess, qui distribue autour de son axe des paliers accueillant divers objets, toute une vie se déroulant sur la volée des marches. Enfin, la femme sur le mur d'Anna renvoie la même image: sous ses pieds, Tess découvre une rose des vents, points cardinaux du récit qui, avec l'ajout d'un G, formeront le mot SONGE…

Le ton est donné. Disséminant de curieux indices, Marina Salzmann égare son lecteur dans un labyrinthe où les récits s'emboîtent avec une merveilleuse poésie. Après deux recueils de nouvelles, *Entre deux* et *Safran* (Ed. Campiche 2012 et 2015), qui jouaient déjà avec le rêve et l'étrange, l'auteure genevoise confirme ainsi dans ce premier roman sa veine singulière.

La Tour d'abandon se déroule donc sur quatre saisons à partir de ces quatre premiers personnages, axe du récit autour duquel évoluent d'autres figures plus ou moins fugaces. Il y a l'oncle Jean, qui voudrait partir mais que sa femme Vita ne laisse pas mourir; Leibniz, peintre indien qui dessine les rêves, interné dans un asile psychiatrique – on pense à *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Il y a aussi un comte et un prince tout droit sortis d'une fable, qui guident une Anna narcoleptique dans les ruelles de cette ville du Sud où des meubles chutent des fenêtres; une lignée de femmes nommées Antonella, un libraire, un jeune skinhead, Marta la caissière en deuil de son frère, ou encore Roza, traumatisée dans sa chair, qui mènera Tess dans les décombres d'une ville où des «armées en loques s'écrasent les unes contre les autres».

Clés des rêves

Enfin, s'il y a un meurtre et une disparition, si l'on y croise la mafia, *La Tour d'abandon* n'a rien d'un polar et les pistes esquissées par l'auteure demeurent des signes flottants. Anna reçoit par exemple d'étranges missives, d'où émergent des lettres en majuscules qui formeront un mot, en écho à une photo reçue de Jean post-mortem. Et quelles sont ces clés qu'on découvre en songe, qui ouvrent des portes secrètes? La réalité semble toujours perméable à d'autres dimensions, à des univers parallèles – ceux, immenses, de nos possibilités non réalisées, ou ceux de la femme sur le mur et de Pablo disparu, «coincés entre deux mondes». Indices, rêves et histoires dessinent alors les contours d'un mystère dont on ne saura jamais le fin mot.

Une place sur la Terre

Dans ce roman inclassable, Marina Salzmann retranscrit une interview de Jean-Luc Godard en 1987, à propos de *Soigne ta droite*: «Mais j'ai pas bien trouvé l'histoire, donc j'ai perdu le sujet aussi», le sujet étant «une place sur la Terre», confie-t-il. Tel pourrait aussi être celui de *La Tour d'abandon*, texte mosaïque ancré dans un réel vacillant, qui se cherche dans une infinité d'histoires et embrasse l'intime et le cosmique. «La nuit est passée, elle a glissé comme un grand cargo qu'on a vu par-dessous, flottant jusqu'à l'autre bord du ciel», lit-on. Plus loin, les heures glissent sur la Terre «comme des vapeurs au-dessus des territoires partout hérissés de clôtures, de murs et de tours, au-dessus du centre de tri et des miradors des pays paisibles». Car la violence du monde n'est pas niée ici, au contraire. Elle fait irruption sous différentes formes – viols, guerre, meurtres, folie – sans que l'écriture de Marina Salzmann n'en perde pour autant sa grâce.

Jardin enchanté

L'autre sujet central du livre, c'est justement l'écriture, qui a lieu dans l'éternel présent de la lecture: «Le mot retrouvé est une magie, celle de l'instant vainqueur contre le temps.» Si l'auteure égrène ses récits de vie et de mort, reflets des ombres et lumières des tableaux du Caravage, c'est justement «pour rendre visible le temps». La poésie est antidote au malheur, engagée dans une lutte joyeuse contre la mort et la finitude. La force des images et des rêves, leur liberté, ont ici valeur de programme.

Le roman s'achève ainsi par une fête dans un jardin enchanté, où l'on se raconte des histoires. Ce sont les arbres «qui nous ont appris à parler», font semblant de croire les protagonistes – les consonnes sont nées de leurs craquements, les voyelles empruntent aux fleurs. L'axe autour duquel tourne le monde ne serait-il pas cette capacité à fabriquer des histoires, à se nourrir de contes pour fuir, peut-être, une réalité trop brutale? Apparemment gratuites, les digressions narratives de *La Tour d'abandon* nous immergent, ravis et consentants, dans un état d'attente et d'émerveillement. Un état de poésie. ❙

Marina Salzmann, *La Tour d'abandon*, Bernard Campiche Ed., 2018, 169 pp.

Montrer les crocs

Roman ▸ Sacha Després avait marqué les mémoires avec *La Petite Galère* et hantera certainement les esprits avec ce nouveau titre encore plus ambitieux, bien que parfois un peu compliqué. *Morceaux* est en effet de ces romans dont on ne sort pas indemne, tant l'atmosphère en est singulière et particulièrement pesante. Ainsi, quel est donc ce monde où les hommes sont élevés sur une île, destinés à devenir animaux de compagnie, étalons reproducteurs ou nourriture? S'agit-il d'ailleurs vraiment d'hommes, eux dont on mentionne les museaux, ou d'une espèce qui aurait muté des suites d'événements apocalyptiques? Quelle est l'élite à qui est destiné l'usage de ces corps privés de mémoire?

Beaucoup de questions en suspens auxquelles il ne faut pas s'efforcer de répondre, l'essentiel étant de s'attacher aux pas de Lucius Fauve et de sa sœur Idé qui vont prendre la route et s'affranchir de la destinée qui semblait être la leur. Un chemin où l'on ne saura encore que se perdre, mais avec un certain plaisir, à l'affût des nombreuses références que Sacha Després s'amuse à glisser entre les lignes, d'*Alice au Pays des Merveilles* à *Soleil vert*, le fameux film de science-fiction de Richard Fleischer.

Toujours attentive au style, l'auteure cisèle et tranche dans le vif. *Morceaux* affiche la couleur, avec sa couverture rouge sang qui ne laisse pas l'ombre d'un doute sur la dénonciation qu'il sous-tend: ce monde carnassier, sanguinolent et obsédé par les protéines n'aurait-il pas comme un air de ressemblance avec celui qui est le nôtre? Un pur roman vegan dont on ne pourra que se délecter.

AMANDINE GLÉVAREC

Sacha Després, *Morceaux*, L'Âge d'homme, 2018, 168 pp.

Balade insolite

Roman ▸ Thomas Sandoz nous avait habitués à des romans tristes et le voilà qui revient avec un périple qui fleure bon le vaudeville, même s'il n'hésite pas à aborder un thème grave: celui du handicap. Cette *Balade des perdus*, son huitième roman, est donc une promenade, tout sauf de santé, d'éclopés hauts en couleur mais aussi attachants que déconcertants.

Pauline la discrète n'attire l'attention que lorsqu'un besoin urgent agite son corps fragile, assez régulièrement précisons-le. Goon tout au contraire, force de la nature, peut inquiéter par ses réactions violentes et inattendues. Un vrai contraste avec Bierrot le bienheureux qui aime tout le monde, et en particulier les jolies femmes croisant son chemin. Autant dire que Linda, la monitrice, perd son sang-froid plus souvent qu'à son tour, se permet quelques grossièretés et manque de craquer totalement quand le minibus, lui aussi, se montre récalcitrant. Au milieu de tout ce tapage, Luc – notre narrateur – garde la tête froide et les idées fixes. Avouons que si tout ce beau monde se précipite pour rentrer à l'institution plus tôt que prévu, c'est un peu de sa faute. Aurait-il quelque chose à cacher?

Malgré le changement de registre, l'auteur romand reste fidèle à lui-même: bienveillant et compatissant, son écriture se veut douce et envolée. Il n'est pas dit que derrière ce périple qui sait se montrer divertissant, un fond tragique ne se dessine pas. Car si nos éclopés sont aveugles aux regards qui leur sont jetés, le lecteur ne peut s'empêcher de se demander comment il aurait lui-même réagi. Un roman fort et tendre. **AGC**

Thomas Sandoz, *La Balade des perdus*, Grasset, 208 pp.

Terre brûlée

Roman ▸ «C'est l'année 1906, ce qui a de l'importance, mais pas beaucoup, et le monde paraît éternel, immuable», écrit le Polonais Szczepan Twardoch dans *Drach*. Et pour cause, le temps ne suit pas ici une ligne progressive, continue, mais enchevêtre plutôt plusieurs périodes entre la fin du XIXe et le début du XXIe siècle. Ainsi chaque chapitre est un compendium de dates annonçant ce que sera la narration: une superposition de récits qui diffèrent temporellement mais sont soudés par une saga familiale.

Car tels des passeurs spatio-temporels, Josef Magnor et Nikodem Gemander sont les fils conducteurs de la trame. Le premier est un mineur silésien du début du XXe siècle qui vit un amour impossible avec une jeune fille de la haute société. Le second, son arrière petit-fils, est un architecte à succès de nos jours, qui quitte femme et enfant pour vivre avec sa maîtresse.

L'espace entre les deux sera comblé par une fresque de Silésie – cette région à cheval entre la Pologne, l'Allemagne et la Tchéquie –, où l'on voit des destins déchirés par les tourmentes du siècle, notamment la Seconde Guerre mondiale.

Cette réalité, où chacun semble emporté par le cours chaotique de l'existence, est rendue non seulement par une écriture extrêmement précise – qui saisit la vivacité d'un geste, le poids d'un doute –, mais aussi par la transposition des différents parlers (silésien, polonais, allemand ou russe, dont la traduction est fournie à la fin de l'ouvrage) qui cimentent ce monde dans la (con) fusion. Une mosaïque hantée par la destruction.

Drach, c'est l'esprit de la terre. Il peut signifier dragon en silésien (*Drache* en allemand). Il est justement ce feu – l'Histoire, ou simplement la vie – qui rase tout sur son passage, et dont ce livre restitue magnifiquement toute la puissance.

JOSÉ ANTONIO GARCIA SIMON

Szczepan Twardoch, *Drach*, tr. du polonais par Lydia Waleryszak, Ed. Noir sur Blanc, 2018, 400 pp.

Arcinfo.ch - juin 2018

LES BONS PLANS DE...
VICKY HUGUELET

1. DES VAMPIRES ROCK'N'ROLL

Ecouter John Lennon, Led Zeppelin ou The Rolling Stones en live lors d'une unique soirée? C'est possible. Et le 3 juillet, au Samsung Hall de Zurich, ce sera même encore mieux. Les artistes qui reprendront les morceaux des mythiques groupes de rock ne sont autres qu'Alice Cooper, Joe Perry (guitariste d'Aerosmith) et Johnny Depp. Sans compter les nombreux musiciens talentueux qui les accompagnent. Outre le bonheur de se mettre du bon son plein les oreilles, la soirée promet d'être étonnante: découvrir l'acteur américain guitare à la main sera une expérience intéressante. En espérant que les groupies ne seront pas plus nombreuses que les fans de rock'n'roll...
Hollywood Vampires, 3 juillet à 20 heures au Samsung Hall, Zurich.

2. VOUS REPRENDREZ UN MORCEAU?

«Lucius l'a regardé avant de l'achever – il n'aurait pas dû. Dans l'œil du produit, une chose inouïe. (...). Un vouloir-vivre indécent. Tout droit sorti des bâtiments de production, le matériel ne savait ni parler ni marcher.» Avec «Morceaux», Sacha Després livre un deuxième roman décapant. On y suit les aventures d'Idé et Lucius Fauve, frère et sœur. Ils sont, comme les autres «morceaux», destinés à la consommation de l'élite d'un monde post-apocalyptique, les «gras». La peintre, auteure et chroniqueuse fait du cannibalisme un acte banalisé. La violence qui se dégage du bouquin pousse à la réflexion. Et aux cauchemars. Un livre décapant qui vous rongera jusqu'à l'os.
«Morceaux», Sacha Després, éditions l'Âge d'Homme.

3. RETOUR EN ENFANCE

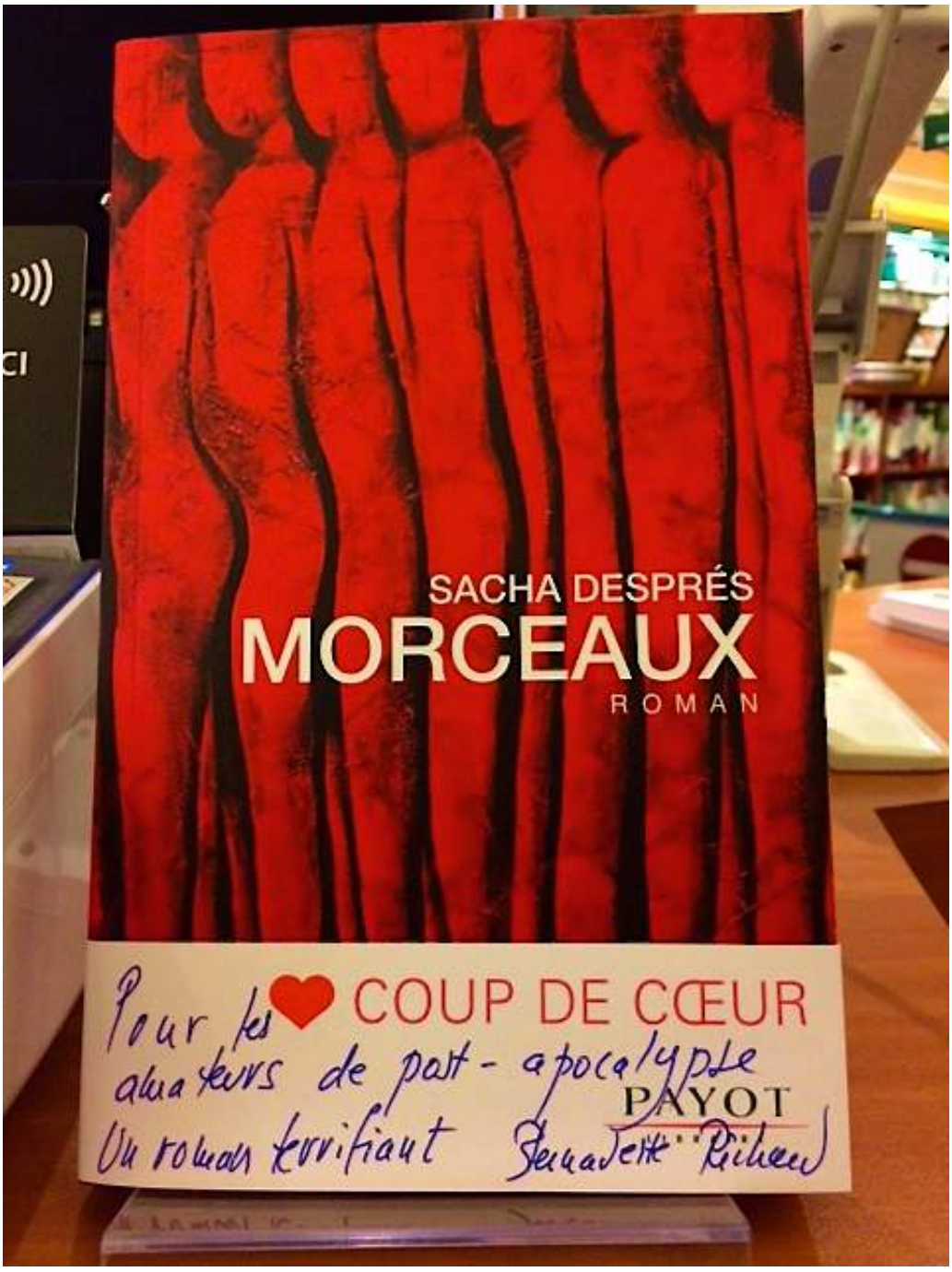
Il fait rêver petits et grands, Aaronik. Dans les rues, l'artiste neuchâtelois fabrique des bulles géantes dès que le soleil pointe le bout de son nez. On s'émerveille devant les couleurs de ces formes hors normes en écoutant les histoires de Roland. Cet «enfant de la balle», comme il se décrit, raconte être né dans une caravane du cirque Nock. Son père était clown Auguste. Sa mère, dresseuse de chiens. Un parcours de vie qu'il conte aux enfants, les yeux écarquillés. Avant de leur apprendre à créer les bulles et à saluer le public. Un moment de poésie gratuit, sans contrainte, qui fait du bien au cœur et à l'esprit enfantin qui subsiste en chacun d'entre nous.
Aaronik, Bubble man. Infos: www.facebook.com/aaronikprod/

SACHA DESPRÉS
MORCEAUX
ROMAN
CONTEMPORAINS L'ÂGE D'HOMME

« Un livre décapant qui vous rongera jusqu'à l'os. »

Image: RTS

https://www.rts.ch/play/radio/linvite-du-12h30/audio/linvitee-du-12h30-sacha-despres-publie-morceaux?id=9560031&station=a9e7621504c6959e35c3ecbe7f6bed0446cdf8da


SACHA DESPRÉS
MORCEAUX
ROMAN
Pour les amateurs de post-apocalypse
COUP DE CŒUR
Un roman terrifiant
Bernadette Richeux
PAYOT

Morceaux – Sacha Després

14 mai 2018

Francophones

2015-2018, trois ans séparent les deux romans de Sacha Després, comme un air de famille, comme un art de la référence, si le soleil brille sur ses *Morceaux*, ne vous y trompez pas, il est vert, voilà qui annonce la couleur. Dans cette société carnassière où les hommes – sont-ce encore des hommes qui arborent un museau – sont élevés en bataille, en batterie, sur une île, nouvelle île, nouveau virus, dans un dessein, sanglant, manger ou être mangé, servir d'animal de compagnie ou d'étalon de reproduction, de partout dégoulinent les protéines, ingurgitées, régurgitées, et les transformations, mutations dégénérées, société incestueuse où manger ses morts, encore un tabou, encore une insulte, est une évidence. C'est dire. Et les combats dans l'arène, et les hormones données, c'est bien l'animal qui prime, dans sa bestialité, quand l'homme ne répond plus qu'à ses sombres penchants, il montre les dents et sort les griffes. Frère et sœur, Lucius Fauve et Idé Fauve, Lumière, Idée, innocences qui s'aiment dans ce triste charnier, malgré les numéros, à quoi bon s'encombrer d'un nom sauf s'il annonce l'espèce, malgré les sorts réservés, à quoi bon s'encombrer d'une espérance si elle n'a pas sa place, en eux peut-être autre chose qui saura surgir, le feu et les ailes. Peut-être.

Sacha Després © Christine Caron

> *Comme pour tous les autres zonards, des événements disparaissent de sa mémoire. Certains détails peuvent refaire surface au prix d'une douleur sournoise. Lorsque le mal se manifeste, le frère se fait une injection avec le matériel fourni par l'Organisation. Une fois le fardeau et son souvenir écrasés, le colosse se sent plus léger. Il se redresse fièrement, croyant subitement le bonheur proche et se cogne à nouveau au plafond de la baraque. Alors la petite dit au géant de se mettre à genoux. Retient son visage entre ses mains et le peint. Idé prend son temps — apprécie l'instant. Au bout de ses doigts, ni encre ni pigment. Seulement la pulpe des pinceaux de chair redessinant les cicatrices de son frère. La petite croque avec douceur. Esquisse des remèdes, panse les écorchures, les maux, les bosses. Et le Fauve, transi de reconnaissance, regarde sa sœur avec ses yeux charbon. Enfouit ses tendresses sous sa peau. Trésors dont il est le seul héritier.*

Il faut la suivre Sacha Després, car ça va vite et si ce monde est le sien, sans doute un peu le nôtre, ce sont ses mots qui courent et qui galopent. Haletant, peu de temps au lecteur pour faire le point, comme une impression de sauter dans un train mené à un train d'enfer, je me brûle, un peu, je m'entaille, un peu, je m'accroche, pourtant. J'admire au passage le paysage de cette langue qui se tourne, et se rime, et se rythme et se scande, hommage muet à un autre écrivain aux phrases courtes, aux phrases qui percutent et qui heurtent et qui hantent. Peut-être. Avec Sacha, je suis comme ça, je projette, je crois reconnaître, l'influence, la conviction, les convictions. Hors des conventions c'est un fait, *Morceaux* est de ces livres qui n'ont pas leur pendant, entre science-fiction et dénonciation, jamais loin de moi l'idée que je ne partage pas forcément, mais que je connais pourtant, qu'un monde qui mange les siens n'ira pas bien loin. Irai-je jusqu'à évoquer, hors d'entre les lignes, le veganisme d'un roman qui pourrait s'afficher ainsi, non pas dans une solution mais dans cette horreur de tout ce sang qui coule, de toutes ces morsures, de toute cette sauvagerie. Sexe et sang, effrénés l'un et l'autre, post-apocalyptique qui, si l'on devient animal, n'a rien d'un fantasme, tout d'une réalité.

> *Le frère voudrait la garder le plus longtemps possible. Mais il se souvient qu'il devra s'en séparer car Idé est précommandée. La petite lui manquera mais de sa mémoire, un jour, elle disparaîtra. Grâce aux injections et à une bonne collaboration, Lucius vivra une existence de reproducteur certifié. On lui donnera de quoi s'accoupler. Pas un produit de seconde main comme on en trouve sur le marché mais une pondeuse, une vraie.*
>
> *Peut-être que le frère oubliera les cils blancs de la petite Fauve. Il oubliera que ses paupières se ferment quand elle veut dire « je t'aime » et qu'elle préfère l'obscurité à la lumière — parce qu'elle prétend y voir plus clair. Lucius oubliera que, même s'il fait chaud, la petite a toujours froid quand il n'est pas là. Mais il se souviendra que dans ses cheveux, il y a des nœuds qui ne se défont pas. Il se rappellera leur jeu préféré. Lorsque le temps s'arrête pour les laisser peindre leurs visages dans l'eau noire des cratères. Lucius se souviendra peut-être du regard de sa mère qu'il croit parfois reconnaître dans la noirceur des yeux de sa sœur.*

Je continue de tirer sur les fils, je vois Brel et Cormac Mc Carthy, et ceux que je ne vois pas mais que je pressens quand même. Frustration certaine de ne pas tout voir, de ne pas tout comprendre, certaine admiration aussi de ce texte touffu, bien foutu (j'ose), d'une auteure dont la créativité déborde jusque sur la couverture. Que dire, qu'en penser. C'est compliqué de parler de ce qui nous échappe, de l'œil concentré qui n'a pas réussi à voir les dessins, les desseins, les détails, les fils, narratifs cette fois, les personnages qui apparaissent, disparaissent, comme dans le plus lointain des cercles de l'enfer. Le fou, le porteur de mémoire, les jumelles maléfiques, la muette, on se croirait dans un jeu de tarot dont les cartes s'abattent une à une, aux ricanantes figures, à l'endroit, à l'envers. Si je ne devais en garder qu'une trace, ce ne serait pas en histoire, ce serait en images, tout comme la couverture, rouge, couleur du sang, couleur du feu, explosions et parcours miné une petite bombe, voilà, une petite bombe.

Éditions L'Âge d'homme – ISBN 9782825147252

S E R G E J O N C O U R parle de **M O R C E A U X**

« *S'entre-dévorer*, en un sens toi et moi avons écrit le même livre. Moi, par les détours complexes de la fiction narrative, toi par la coupe franche, la note plus crue. C'est la peinture qui te permet cela. De projeter direct les images, les paquets de chairs, les femmes allaitantes, et surtout la projection vers un monde autre. Un monde à venir peut-être. En tout cas, écrire pour sortir du réel, et surtout pour t'affranchir du réel; tu arrives à cela (…) Ton livre à tout moment fait image, mais ce sont des représentations fragmentaires, mentales, des couleurs, beaucoup de rouge, et d'une certaine façon je l'ai trouvé émoustillant, voire excitant, et même donnant le gout de la chair, ou donnant faim pour rester prosaïque. J'aime à discerner les contours des imaginaires, des auteurs que je lis, à essayer d'en apprivoiser ou d'en comprendre les procédés, les détours, à décrypter les intuitions. Toi, tu es dans un ailleurs, tu hisses vers un ailleurs. La peinture sans doute. Il y a comme de la matière, de l'épaisseur par moment, dans ton livre, comme on le ressent d'un tableau. »

S E R G E J O N C O U R parle de **P L U S D O U C E**

« Bon dieu quel texte, Sacha ! (…) Mais c'est juste qu'en lisant les quelques lignes de ce nouveau roman que tu promets, que tu recèles, que tu infuses (…) Je n'ose rien bouger, ne pas intervenir dans ton processus, mais les quelques lignes que tu me confies là sont prodigieuses (…) j'ai rarement lu prose aussi condensée, normalement seule la poésie peut cela. Je m'incruste, un peu à la manière de quelqu'un lisant par dessus ton épaule, mais je t'assure, en dehors de toute considération confraternelle, que c'est d'une puissance et d'une grâce absolue.

Je ne pourrais pas écrire comme cela, car je suis moins en équilibre au-dessus des choses, bien plus terre à terre, mais j'ai ressenti le vibrato de cette prose, jusqu'au plus intime des os. C'est un texte sublime (…) je t'envoie toutes les formes possibles d'encouragement (…) Mais c'est comme si là, tu montrais à quelqu'un une toile, et qui tout de suite te dirait « je vois voir tout l'atelier, je veux voir tout, permettez-moi l'accès ! » (…) Je suis très fier de t'avoir lue, par-dessus l'épaule. Précieux texte. Comme les fleurs de thé qui se déploient dans l'eau chaude, il y a mille images dans ces lignes, plein de sons, d'images, « les doigts augmentés », belle trouvaille. J'espère sincèrement que tu es dans les plus parfaites dispositions pour écrire (…) Des lignes comme celles que tu viens de me confier rassurent un peu, ou du moins, nous hissent un peu au-dessus de ce constat. Gardons les rires, les bruits de pas, les interactions entre ces êtres qui ne se connaissent pas encore, gardons la poésie pure, celle dont est tissée toute vraie prose. »

MÉLANIE CHAPPUIS parle de **MORCEAUX**

« On ne mesure pas tout de suite à quel point les mots nous atteignent. On admire la forme, on se répète les phrases à voix haute, pour leur beauté, on se distrait du mal qui nous est narré. On lit l'enfer sur terre, on lit l'histoire de cette société post-apocalyptique, ultra hiérarchisée, on lit ces hommes qui ne sont plus que des *morceaux*, destinés à la consommation de ces autres hommes appelés *les gras*. On lit le droit de la minorité à disposer de la masse, viande à ingérer, chair à violer, muscles à exploiter, cerveaux à lobotomiser.

On lit, et la fascination l'emporte d'abord sur les émotions. Peut-être parce que les personnages n'en ont plus, ou seulement par bribes, souvenirs fugaces effacés par *les gras*, pour que l'instinct de survie garde le dessus sur la souffrance, qui, lorsqu'elle est trop intense, empêche de continuer.

Et puis, le contenu prend le dessus. Ce qu'impliquent les mots, ce qu'ils laissent comme goût de cendre, de plastique et de terreur chez le lecteur. *Souviens-toi*, nous intiment les pages, mais les personnages n'y arrivent guère. *Souviens-toi*, nous dit l'auteur et, lors d'un cauchemar, la lectrice prend la mesure des mots : son rêve évoque la shoah, les douches exterminatrices, le droit de vie et de mort des uns sur les autres qui sont niés dans leur humanité.

Les morceaux circulent dans des abattoirs aux catelles blanches rendues glissantes par le sang, et on glisse et on nous relève violemment, et on n'a nulle part où se cacher et on avance jusqu'à notre mort. *Souviens-toi* et c'est notre mémoire commune qui remonte à la surface, celle que l'on porte à la suite de nos ancêtres et que l'on transmet à nos descendants. *Souviens-toi que la douleur s'en va*… à condition d'oublier.

Les romans futuristes en disent long sur le présent et Sacha Després ne cache pas son dégout pour la société de consommation. Les carnivores d'aujourd'hui deviennent les cannibales de demain, les exploitants, des esclavagistes, les laissés pour compte, des asservis qui n'ont plus les moyens de penser leur existence et travaillent docilement à leur perte.

Où est l'espoir ? « Dans le véganisme » pourrait répondre l'éditrice de ce roman, qui trouve en Sacha Després un auteur engagé comme il n'y en avait pas pour ce combat-là. Des livres de recettes oui, des essais oui, mais les causes ont besoin de littérature pour être défendues, et c'est chose faite. L'espoir, pour d'autres, se situera, non pas dans un illusoire happy end, mais dans la toute dernière page du livre, une dédicace comme prière, pour que tout cela n'arrive pas : *aux bienveillants*. »

P I E R R E – Y V E S L A D O R parle de **M O R C E A U X**

« Pour continer avec un avenir à venir, après Hegland, voici Després … Se réclamant de *La Route* de McCarthy, mentionnant discrètement, pages 70 et 93, *Soleil vert*, roman de Harrison et film de Fleischer, dans le fil de *Hunger games*, le récit dystopique de l'auteure terrifie.

Je pratique généralement la phrase longue, qui résiste mieux à la consommation, ici je suis bouleversé par ces petites phrases courtes, ces paragraphes brefs, ces morceaux d'écriture morcelée à la violence ciselée, parfois sans verbe, proprement poétiques, qui fonctionnent aussi comme un ralentisseur de la consommation. Quelques adverbes de temps pour annoncer un espoir qui ne se réalisera jamais, peu de conjonctions de subordination, car la subordination est la stratification figée, le mouvement social n'est que va-et-vient du mauvais au pire.

De l'histoire je ne dirai rien de plus, ayant trop lu de romans de science-fiction, mais de l'écriture… car c'est elle qui fait trembler. Elliptique au point de brouiller la compréhension ou de suggérer cet effacement de la mémoire et de la culture, de la filiation même. Peinture de l'enfer où les dieux, les gras, ont normé le vocabulaire, incarnation maléfique, chair à dévorer, administration toute puissante.

Les gras promettent et effacent car toute promesse ne peut être que mensonge. La consommation des corps réduits aux morceaux. Un vocabulaire, des expressions empruntées à la boucherie, à la sexologie, à la société de la consommation, au monde du spectacle et du jeu, un texte plein d'énumérations, d'assonances, de slogans, de répétitions, d'inventions, troc-morses, trocs-morces.

A travers les corps réduits en morceaux, abats, c'est le mal qui tranche, déguste, ordonne le monde, invente les règles, irrigue et dessèche, taille et use et abuse.

Ce récit faramineux est le dernier bastion prophétique, peut-être un des derniers livres, qui illustre les conséquences des phénomènes analysés dans *Règles pour le parc humain* de Sloterdijk. Où l'on voit que la réponse à la sclérose, l'agonie et la mort de l'humanisme ne saurait être le vegan, bien qu'un humoriste talentueux ait pu, boutade plus que boutefas, le prétendre, mais peut-être la poésie. Si la poésie demeure… »

D U N I A M I R A L L E S parle de **M O R C E A U X**

« Un livre entre décadence romaine, références à l'actualité, et anticipation. Un monde nauséabond, que je n'ai visualisé qu'en pénombres rouges et noires, où l'être humain est une denrée. Un texte qui pourrait faire une terrifiante adaptation pour le cinéma. »

Sacha Després

Sacha Després est peintre, auteure et chroniqueuse. Née en région parisienne au début des années 1980, elle entre dans une école préparatoire aux Beaux-Arts, poursuit un cursus littéraire à l'université et obtient un bachelor en information et communication. Après avoir travaillé en France dans l'Éducation nationale, l'artiste renoue avec ses premières amours en Suisse. Sa peinture explore le féminin gracieux et dévorateur.

Vous retrouverez l'auteure en dédicace à la Tente du Débarcadère Place n°37

Programme de l'auteur

Vendredi
15h30-17h30 Dédicaces
18h00-19h00 **Face à la sauvagerie**

Samedi
14h00-16h30 Dédicaces
17h30-19h30 Dédicaces

Dimanche
14h00-16h00 Dédicaces
16h30-17h45 **Nouvelles voix**
18h00-19h00 Dédicaces

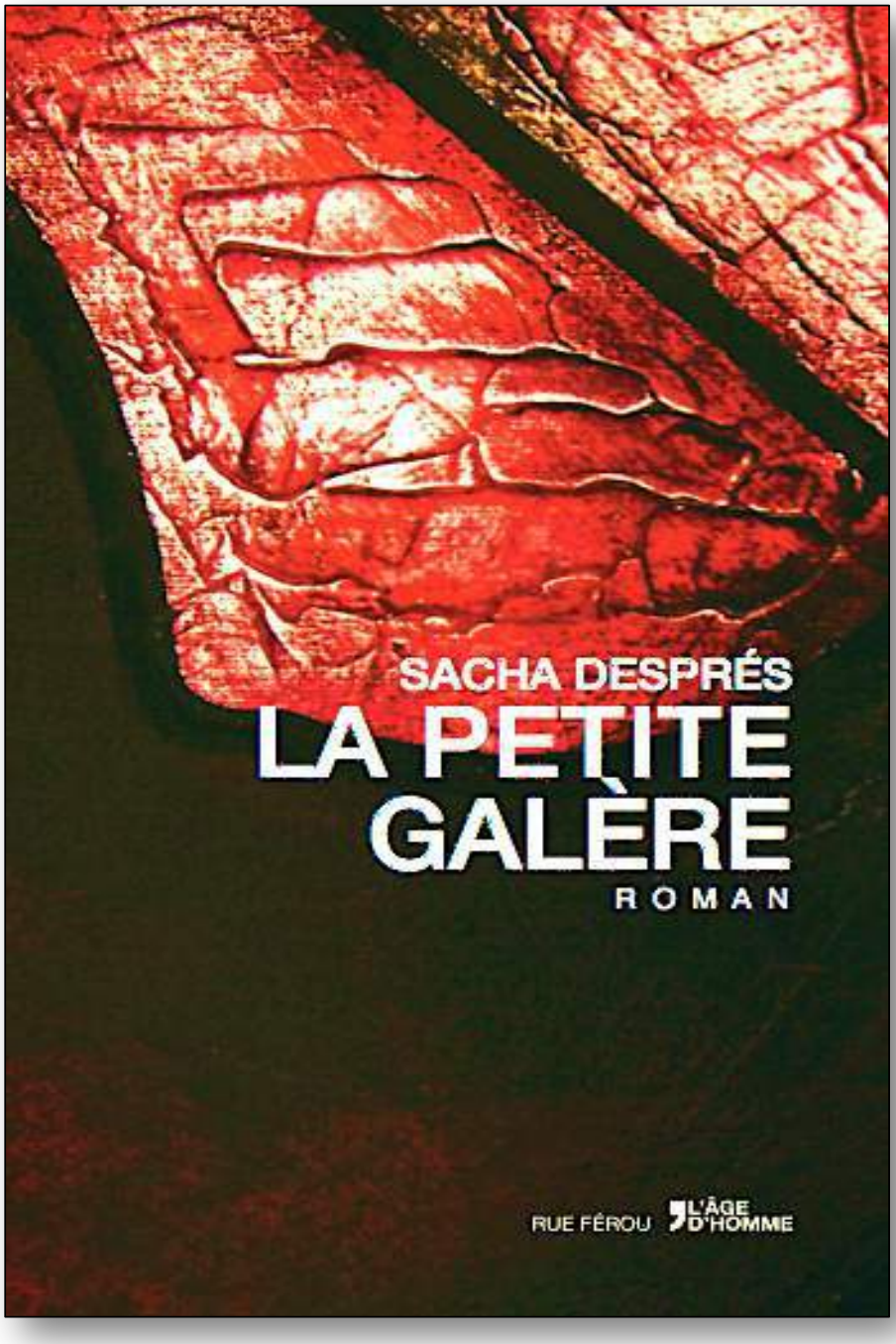
La place suisse
Internet. Et demain, la décadence?

L'ÂGE D'HOMME

FRIBOURG
3-4 MARS 2018

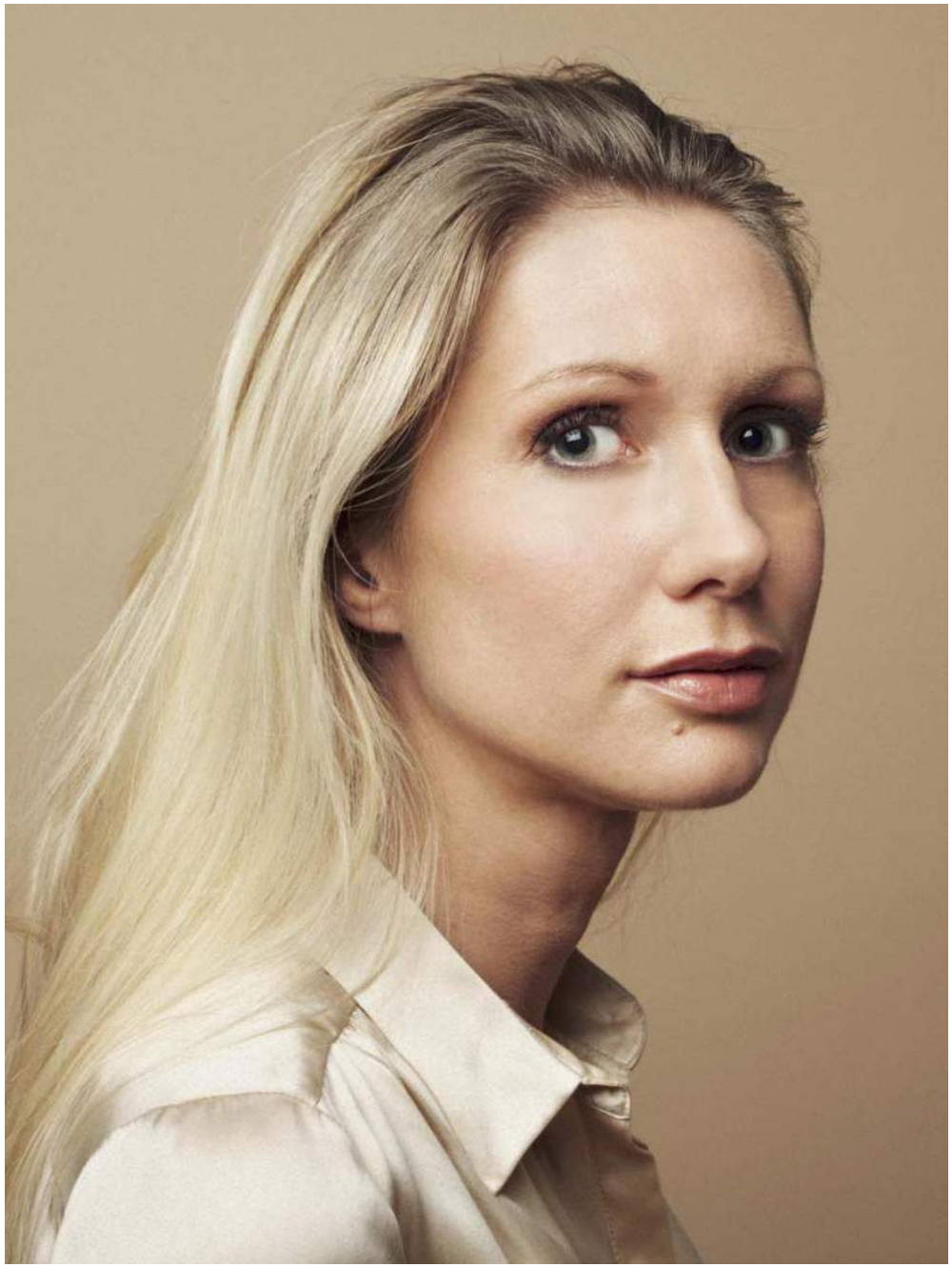
DAVID LACHAPELLE

Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després



« Au royaume du béton, la Prairie suffoque. »

www.sacha-despres.com



Sacha DESPRÉS

Si douce, si sauvage

AVOIR GRANDI DANS UN COCON DE TENDRESSE N'EMPÊCHE PAS LA JEUNE ARTISTE, ÉCRIVAINE ET PEINTRE, DE RESSENTIR LA VIOLENCE DU MONDE AU PLUS PROFOND D'ELLE-MÊME

TEXTE SASKIA GALITCH **PHOTO** ELSA GUILLET

À VOIR SA SILHOUETTE ELFIQUE, son teint diaphane et ses grands yeux bleus, on la penserait aussi fragile qu'une poupée de porcelaine. A lire son roman, *La petite galère*, ou à regarder ses toiles, on réalise que Sacha Després est un tempérament de feu. Et que sous la douceur et la délicatesse couve la braise. Voire une certaine violence. Elle confirme et précise, souriante: «C'est vrai, j'ai une obsession pour la dévoration... Ce que je peins, ce que j'écris, est au fond une synthèse du féminin gracieux et dévorateur.» Les mots sont lâchés d'une voix veloutée. Mais le ton est déterminé. Cash et sans faux-semblant, l'artiste de 34 ans explique que cette fascination pour la femme «dans ses attraits comme dans sa monstruosité» lui vient de l'enfance. De la relation fusionnelle qu'elle entretenait avec sa mère, puis avec sa petite sœur, de treize ans sa cadette. «J'étais en amour avec ma maman, de manière absolue et inconditionnelle. Quand Justine est née, contre toute attente, cela a encore renforcé cette union. J'ai donc baigné dans cette cellule «petites nanas» jusqu'à ce que je quitte le nid, vers 19 ans.»

Le regard tendre, la trentenaire replonge dans ce passé pas si lointain. Raconte avec une espèce de gourmandise le cocon de bienveillance et d'attention dans lequel elle s'est épanouie. Décrit sa maman, d'abord. Puis son papa et ses grands-parents paternels, qui l'ont aussi beaucoup choyée. «Mes parents se sont séparés quand j'avais à peu près un an et je ne les ai donc jamais connus ensemble. On habitait à 200 kilomètres les uns des autres, mais on se voyait régulièrement. Entre eux, tout se passait avec responsabilité, dans le souci de bien faire.» A ce propos, elle note avoir eu la chance de bénéficier d'un entourage attentionné, respectueux et aimant, grâce auquel elle a pu naviguer très naturellement entre deux univers que tout opposait. Ainsi, grandir dans une HLM de la région parisienne avec une mère fonctionnaire aux revenus plutôt chiches, dotée d'un fort caractère, hyper-indépendante et d'une sensibilité de gauche à tendance altermondialiste, n'a jamais empêché la jeune Sacha de s'adapter merveilleusement au mode de vie plus bourgeois dans lequel elle plongeait lorsqu'elle se rendait dans sa famille paternelle. De fait, campagne ou station balnéaire plutôt chic, gaullisme, ouverture à l'art, engagement politique et ambiance «vieille France» ne lui faisaient pas peur. Au contraire, elle adorait – et adore toujours – la complétude que lui offrait cette disparité de vues.

Comme une éponge

Dans un sourire, Sacha Després revient à sa mère – une personnalité dont elle pourrait parler des heures et qu'elle définit comme «extraordinaire» et «valorisante», qui ne rompait jamais la communication mais savait rester discrète quand il le fallait. «Elle

CURRICULUM VITAE

1981 Sacha Després naît près de Paris. Ses parents, très jeunes, se séparent assez vite.

2008 Arrivée en Suisse.

2015 Elle expose dans une galerie de Morges. Et publie son premier roman, *La petite galère*, aux Editions L'Age d'Homme. En ce moment, insatiable, elle travaille sur un nouvel ouvrage: un roman d'anticipation.

> *Je sentais la violence environnante et* INSIDIEUSE *qui se construit dans une cour de récré*

était à l'écoute de mes besoins, attentive à tout. Et notamment à mes angoisses.»

Car oui, timide et renfermée, la petite Sacha est une anxieuse. Une gamine qui, sans vraiment les comprendre, absorbe la violence et les tensions sociales de cette banlieue parisienne qui la marque aujourd'hui encore – même si cette petite ville des Yvelines «n'est pas la pire des cités». Elle explique: «Je pouvais être très affectée par des événements qui auraient dû paraître abstraits à une enfant, mais j'étais une éponge. Et puis j'étais tellement bien chez moi, dans ma bulle, à écrire ou à dessiner, que je n'avais jamais envie de sortir. Ce d'autant moins que je me sentais plus à ma place avec des adultes que dans un monde de gosses.» Autant dire que l'école n'a pas exactement été sa tasse de thé. «J'avais toujours une copine à laquelle je m'attachais, mais j'étais vraiment peu à l'aise avec le groupe et, comme je le raconte dans mon roman, je sentais la violence environnante et insidieuse qui se construit dans une cour de récré.»

En toute discrétion, sans bavardages intempestifs et très appliquée, la jeune fille passe toutefois une scolarité sans histoire. Ou presque. «J'ai toujours eu de la facilité à dessiner... et notamment les femmes nues. Quand mes copains de classe s'en sont rendu compte, ils m'ont demandé de leur en faire, et moi j'ai joué le jeu. Après tout, c'était une manière de me sociabiliser, non? Enfin bref, un jour, ma mère a été convoquée par la maîtresse. Elle a dû lui expliquer que je n'avais pas un problème particulier et que ces silhouettes étaient destinées à être habillées, comme des poupées, et qu'il ne fallait pas chercher plus loin!» A l'évocation de cette anecdote, Sacha Després rit. Après avoir malicieusement relevé que «les femmes nues» sont toujours au centre de son œuvre, elle reprend son voyage dans le temps.

Elle a maintenant 19 ans. L'heure de couper le cordon a sonné: tout naturellement, sans heurts particuliers, elle a compris que le moment est arrivé de prendre ses distances. Si bien qu'elle bondit sur l'occasion qui lui est offerte de faire ses études sur la Côte d'Azur. Les tripes et le cœur déchirés à l'idée de quitter maman, mais la tête prête à assumer, elle met le cap sur Menton.

S'ouvrir au monde et à soi

Inscrite en Faculté des lettres, elle suit des cours en art, en communication et en langues. Dans quel but? Mystère. C'est que si la demoiselle adore sa nouvelle vie d'étudiante, elle ne sait pas vers quoi tout cela la conduit. Du plus loin qu'elle s'en souvienne, elle ne s'est en effet jamais projetée, jamais rêvée dans le «plus tard». Et, si l'écriture et la peinture sont des passions dévorantes depuis sa plus tendre enfance, elle n'imagine pas en vivre pour autant. En ce début des années 2000, son ambition se résume d'ailleurs en trois mots: «Equilibre, bonheur simple.» Un beau projet de vie, à défaut de constituer un plan de carrière.

Si son avenir professionnel lui reste flou, Sacha s'enrichit, se nourrit «d'autres choses». Grâce à des profs, des séminaires, des lectures ou du travail personnel, elle commence gentiment à s'ouvrir au monde et à elle-même et, surtout, à prendre (un peu) confiance en elle. «J'ai beau avoir reçu tous les outils qu'il fallait pour m'exprimer et pour oser être heureuse, cela n'a pas suffi à me rendre sûre de moi. C'est sans doute génétique, je tiens ça de mon papa», s'amuse la peintre. Qui ajoute: «Je me soigne!»

Quoi qu'il en soit, une fois sa licence en poche, Sacha reste dans le Sud et occupe un poste d'assistante d'éducation dans des quartiers difficiles de Nice. Les années passent. En 2008, par l'un de ces «hasards» dont la vie a le secret, elle débarque en Suisse, où elle laisse exploser sa fougueuse créativité.

Quelques belles rencontres plus tard, elle expose son travail – dont la force et l'énergie lui valent des critiques élogieuses – et, en mars 2015, publie *La petite galère*. Accueilli avec enthousiasme, ce premier roman parle des banlieues qu'elle connaît si bien, par le prisme de personnages féminins. Comme un parallèle à ses toiles, elle y dessine la condition de la femme – dans toute sa complexité, sa douceur et sa monstruosité. Et fait preuve d'une forme de désespérance que l'actualité et la folie des hommes ne sont pas près d'apaiser.

Pourtant, même si elle n'a plus confiance en l'humanité, cette végétalienne convaincue qui s'est maintenant lancée dans la rédaction d'un récit d'anticipation sait que le destin peut réserver de belles surprises. Elle se montre d'ailleurs reconnaissante d'en avoir eu des preuves tangibles et relève, dans un murmure: «Je me suis mise à la prière de remerciement. Je suis vraiment consciente de ma chance. Au fond, je vis le rêve que je n'avais jamais osé faire...» ■

PHOTOS: ELSA GUILLET; DR

QUESTIONS D'ENFANCE

Un parfum
Celui que portait ma maman: Empreinte, de Courrèges. Pour moi, il reste le meilleur parfum qui soit.
Un souvenir
Mon premier dessin. J'avais 5 ou 6 ans et il représentait – déjà! – la moitié d'un visage de femme.
Un goût
Le sirop de grenadine, dont la couleur se mariait merveilleusement à celle de mes premières lunettes, elles aussi rouges.
Un film
Je suis très cinéphile et ça m'est difficile de choisir. Mais je penche pour *Les dents de la mer* car, si ce film m'a terrorisée dans un premier temps, il a surtout fait naître en moi une vraie passion pour les requins. J'ai une fascination totale et bienveillante pour ces poissons. Je les trouve incroyables! En fait, quand je ne suis pas bien ou que je me sens un peu angoissée, il m'arrive de reregarder *Les dents de la mer*: ça a un effet apaisant, comme si je prenais une tétine...
Un livre
Le prince de Motordu, de Pef, que je trouve excellent – aussi bien au niveau du texte que des illustrations.
Un habit
Je n'avais pas d'habit fétiche mais un «susou». C'était un petit mouchoir que je suçotais et dont je ne me séparais jamais.
Un plat détesté
Comme j'étais très sage et faisais ce qu'on me demandait, je goûtais toujours à tout. Mais les abats, la cervelle ou la langue de bœuf, ça, ça n'était vraiment pas possible!
Un lieu
La plage du Casino, à Menton. Enfant et adolescente, j'y ai passé toutes mes vacances.
Mon premier amour
Il s'appelait et s'appelle toujours Christophe... J'avais 3 ans, lui 6. On s'était rencontrés sur la plage, à Menton. Et nous nous sommes revus chaque été, pendant quinze ans. Entre deux, nous n'avions aucun contact. Pas de téléphone, pas de lettres, rien. Pourtant, lui aussi habitait en région parisienne. Pour moi, cette histoire était une bulle de soleil, quelque chose de très pur et très innocent.

Paris Normandie, octobre 2015

La voix sourde des camps

C'est assurément l'un des textes les plus importants du XXe siècle. Témoignage glaçant, parce que basé sur une observation minutieuse, sincère et dépassionnée de la vie et de la mort dans les camps de concentration nazis, *Si c'est un homme*, de l'Italien Primo Levi (1919-1987) paraît aujourd'hui en version audiolib, lu par le philosophe Raphaël Enthoven.

Cette publication, en partenariat avec la fondation pour la Mémoire de la Shoah à l'occasion du soixante-dixième anniversaire de la libération des camps, ne vient pas seulement renouveler le « *signal d'alarme sinistre* » lancé par l'auteur dès la rédaction de ce manuscrit entre décembre 1945 - c'est-à-dire moins d'un an après sa libération par l'Armée rouge du camp d'Auschwitz - et janvier 1947. Elle vient aussi donner du corps, de la chair, à un récit d'une honnêteté scrupuleuse, hanté par des fantômes dont les silhouettes tendaient à se dissoudre dans les limbes du passé. C'est pourtant notre histoire. Non celle d'une inhumanité incarnée par le nazisme et dont on aurait confortablement cadenassé les frontières à l'aide de rouleaux de barbelés, pour ne plus la voir, mais bien celle d'une humanité qu'il faut se contraindre à regarder en face.

Écouter lire *Si c'est un homme* participe non pas de cet effort, mais de ce devoir-là, favorisé par le choix du philosophe d'un ton qui ne soit ni neutre, au risque de lasser l'auditeur, ni trop incarné, ce qui aurait pour effet de recouvrir le texte d'un voile d'interprétation dont il n'a aucun besoin.

Raphaël Enthovem s'en explique, dans l'entretien de plus d'une heure qui vient éclairer et ponctuer cette publication. Une interview de Primo Levi par Philip Roth, lue par Benoît Peeters, en renforce l'intérêt et la pertinence. Reste le texte. Qui est premier, évidemment. L'auteur y décrit le quotidien du camp, ses trafics, ses horreurs, la faim, l'épuisement, la mort, les humiliations, les « sélections » chargées de désigner ceux qu'on dirigera vers les fours crématoires. Un texte qui se suffit à lui-même. Mais qui lu, avec une telle justesse de ton, prend une dimension nouvelle.

FRANCK BOITELLE

- « Si c'est un homme » (audiolib) 21,90 €

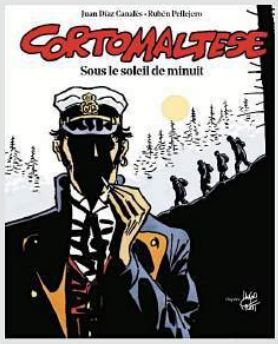
VADOR VS PLATON

Après le foot, l'auto ou encore la pub, le « pop » philosophe **Gilles Vervisch** s'attaque à Dark Vador. Évidemment le célèbre « *Je suis ton père* » vaut déjà son pesant de réflexion, mais l'auteur s'interroge aussi sur la possibilité de philosopher à coups de sabre laser... Les fans de Skywalker & co auront bien sûr plus de facilité à rentrer dans l'ouvrage, mais un amateur même pas très éclairé peut y trouver son compte car Yoda est devenu un personnage universel. Et même si la sortie du livre tombe opportunément à quelques encablures du nouvel opus de la saga de George Lucas (en décembre) le plaisir de lecture est au rendez-vous.

L. D.

« Star wars, la philo contre-attaque », de Gilles Vervisch (éd Le Passeur), 18,90 €

Le retour du grand brun



Vingt ans après la disparition de son créateur Hugo Pratt, le marin à la boucle d'oreille est de retour, et vient promener sa silhouette longiligne en territoire inuit, à la recherche d'une mystérieuse jeune femme à qui il est chargé de remettre une lettre rédigée par son ami, l'écrivain Jack London.

Mais la mort rôde, la révolution gronde, la promesse d'une richesse appelée bitume attise les convoitises dans les territoires gelés du Grand Nord, où l'aventurier croisera les chemins de personnages troubles, de patriotes irlandais, d'un boxeur au cœur tendre et d'un chef de tribu fasciné par Maximilien Robespierre.

Sous *le soleil de minuit*, et sous la signature du tandem Juan Diaz Canales et Rubén Pellejero, le goût du sel et de l'aventure vient relever ce treizième album en forme d'hommage à l'auteur des *Ethiopiques* et de *la ballade de la mer salée*, qui en appelle d'autres.

F. B.

- « Sous le soleil de minuit », de Juan Diaz Canales et Rubén Pellejero (ed Casterman) 16 €

Des cadavres... à l'ADN mortel

POL'ART AFRICAIN

Décidément l'art africain et les « Mikondis », ces statuettes magiques percées de clou, sont à la mode dans le monde du polar. Après Grangé et son *Lontano*, voici que Pascal Marmet s'y colle aussi avec *Tiré à quatre épingles*. Et là encore les cadavres s'empilent à vitesse grand V sur fonds d'antiquité et de masques tribaux à très forte valeur ajoutée.

C'est le commissaire Chanel, figure du 36 quai des Orfèvres, qui est en charge de l'affaire avec son équipe : l'assassinat de la femme d'un préfet, lui-même retrouvé mort quelques mois auparavant en bord de Seine. Les deux crimes semblent liés, mais les pistes sont rares. Sauf celle qui mène à une sorte de Peter Pan, cambrioleur malgré lui tout de vert vêtu, à la fois témoin et suspect, plus difficile à capturer que la fée clochette. Avec en prime une touche de magie - noire sans aucun doute - qui transforme même la consigne de la gare de Lyon en antichambre de l'enfer.

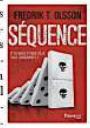
Classique sur la forme, le livre de Marmet se lit d'une traite. Et avec plaisir. Même si après la richesse et la complexité du bouquin de Grangé, la comparaison - du genre film hollywoodien contre téléfilm de France 2 - pourrait être fatale à l'auteur niçois, l'efficacité de son écriture et sa galerie de personnages attachants ou d'une noirceur abyssale sont autant de points forts qui forment un bel ensemble.

L. D.

- « Tiré à quatre épingles », Pascal Marmet (ed. Michalon), 18 €

LA FOLIE HUMAINE

Les hommes pousseront-ils leurs connaissances et leurs folies jusqu'à « programmer » la fin du monde ? Tel est le thème passionnant du premier roman de cet auteur suédois, un thriller de haute voltige qui ne laisse aucun répit au lecteur. L'histoire ? Un grand mathématicien - qui n'est plus que l'ombre de lui-même depuis le décès de sa fille - est kidnappé par une nébuleuse organisation internationale. Contraint de travailler sur un message crypté, avec l'aide d'une jeune archéologue, elle aussi retenue contre son gré, il découvre que ses recherches sont liées à un dangereux virus impliquant des expérimentations sur des cobayes humains. Et si connaître tous les secrets de l'ADN ne relevait pas de la médecine mais de l'informatique ? Telle est la question terrifiante que pose ce livre avec, en filigrane, l'avènement d'un monde dirigé par quelques-uns au mépris de tous les autres. Avec un sens de la mise en scène auréolé d'un suspens non dénué d'humour malgré la noirceur du sujet, Fredrik T. Olsson entraîne le lecteur sur une Terre déshumanisée où la notion de pouvoir est synonyme de mort. Pour la grande majorité des habitants car quelques personnes privilégiées - des VIP comme on dit - auront bien sûr pris le soin d'assurer leur survie. Un thriller magistral qui confirme si besoin est la qualité des auteurs nordiques.



ST. SC.

- « Séquence » de Fredrik T. Olsson (ed Fleuve noir) 20,90 €

EN BREF

BONNE HUMEUR

Peuplé de personnages truculents, nourri de dialogues enlevés et de situations cocasses, *Les trous de conjugaison* s'inscrit résolument dans la veine à la mode des « romans qui font du bien », vite lus, un sourire aux lèvres.

Celui-ci a pour cadre le village de **Ménilles**, dans l'Eure, et la ville de **Louviers** où une vieille Chti'vaguement anar, arrivée là par la grâce d'un héritage, un quart de Marouilles dans la valise, va tenter de s'intégrer. Or, contre toute attente, ce qui était présenté comme mission impossible va s'opérer le plus facilement du monde, à grand renfort de chansons populaires, de soirées arrosées, de bons sentiments et de bonne humeur.

C'est d'ailleurs tout ce que distillera ce texte léger, ce livre mince que l'on referme avec le sentiment d'avoir passé un bon moment. Par les temps qui courent, c'est déjà beaucoup.

F. B.

- « Les trous de conjugaison » d'Ingrid Naour (Le Cherche-Midi) 11,80 €

PETITE GALÈRE

Charles, Caroline, Marie et Laura habitent la Prairie. Pas celle de la petite maison, mais celle où l'on s'entasse dans des barres H.L.M sinistres, en banlieue parisienne.

Après une énième dispute, Charles, ivre comme d'habitude, abandonne le domicile conjugal. Ses rares visites sont vite remplacées par un chèque mensuel. Le suicide de Caroline, trois ans plus tard, ne lui fit pas changer ses habitudes. A 22 ans, Marie la Jolie, comme on la surnomme, devient la tutrice de sa sœur de 16 ans.

Les deux filles affrontent, seules, la petite galère dans la Prairie. Le salaire de barman de la Jolie et la pension du père leur assurent un quotidien précaire.

Laura étudie. Marie, quand elle n'est pas avec l'un de ses amants, s'occupe de l'éducation de sa sœur, y compris sexuelle. La vie bat son plein jusqu'à ce que la Jolie tombe amoureuse de Jack. Cette intrusion va bouleverser leur existence au-delà de ce qu'elles imaginent...

Deux sœurs livrées, à elles-mêmes, font l'apprentissage de la vie avec tendresse et maladresse. Un premier roman sombre et bien abouti.

C. R.

- « La petite galère », de Sacha Després (ed Férou L'âge d'homme) 16 €

16h

Une journée avec...

De toutes les couleurs

Vaudoise d'adoption, Sacha Després a grandi en banlieue parisienne. Une expérience douloureuse dont elle tire ***un premier roman*** *– «La petite galère». En même temps que s'est ouverte son exposition de peintures magnifiant un féminin aussi cloisonné que multicolore.*

Texte: *Laurent Nicolet* ***Photos:*** *Jeremy Bierer*

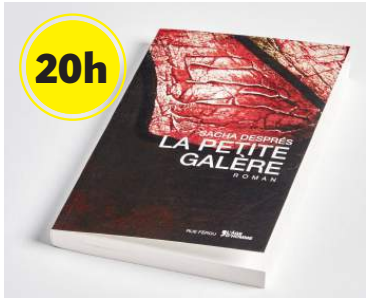
L'enfer de la famille

«On voudrait faire de la famille quelque chose de sacré, mais la plupart des gens qui vivent ensemble se font la guerre, ne se parlent plus pendant des années. Ça fait mal, la famille. Aujourd'hui, quand ça ne va pas, on coupe. Mais je me rappelle que ma grand-mère pleurait dans sa cuisine parce qu'elle n'en pouvait plus de son mec.» S'il n'est pas autobiographique, le roman* de Sacha Després a pour protagonistes une famille plus explosée que recomposée. Une ambiance noire qui tranche avec le décor bucolique où se tient son exposition de peintures**, une ancienne maison vigneronne dominant Orbe.

L'enfer des banlieues

«Dans ces quartiers, ça pue la mort, il n'y a qu'une chose à faire – fuir. Cette déliquescence qui est tout autour de vous, qui flotte dans l'air vous grignote de l'intérieur et devient votre vie.» La banlieue, Sacha y est restée jusqu'à l'âge de 19 ans. Son constat est sans appel. «L'identité, c'est ce qu'il y a de plus humain, savoir où on est né, comment on appréhende le monde. Les premières années souvent décisives, quand on est dans un environnement comme ça, ne vous forment pas l'esprit. On prend tant de coups, on se relève, on prend un autre coup. On est fatigué avant d'avoir vécu.»

* «La petite galère» (L'âge d'Homme). ** «De corps et d'écrit», Galerie Zwahlen, Orbe, jusqu'au 14 juin.



8h **Petit-déjeuner frugal mais confortable** Je suis végétalienne: je me fais par exemple un lait de riz, avec un muesli. Pourquoi en «Geelee»? Ah ça, c'est la tenue confort!

9h **Exercices** Environ deux fois par semaine je m'astreins à des séances de stretching. Ça permet de détendre les muscles, de calmer l'organisme. Etre équilibrée dans sa vie et dans son corps, c'est important.

10h **Peindre** J'ai une sensibilité de coloriste, c'est ce qui me stimule dans l'acte de peindre. Avant de m'y mettre, je vois les couleurs. Je suis obsédée par le féminin. C'est certainement dû à mon enfance et mon adolescence où on baignait dans le féminin. Quand on peint, on peint ses obsessions.

14h **Ecrire** Je suis assez obsessionnelle. Quand je commence à écrire, j'ai beaucoup de mal à m'arrêter, jusqu'à avoir des crampes, des crispations dans la main droite. Ce sont souvent la douleur et la fatigue qui m'arrêtent.

16h **A la galerie** Quand j'ai vu cet endroit, je me suis dit wouah! Je m'y suis tout de suite sentie bien, à l'intérieur comme à l'extérieur. C'est ma première expo en solo, je trouvais important que le lieu corresponde à ce que j'aime. Et aussi d'avoir un galeriste sympathique et facile d'accès, comme Chris Zwahlen.

19h **Un tableau** Ce qui m'intéresse, c'est le contraste entre d'un côté des personnages qui ont de la peine, contraints dans leur cadre, et de l'autre l'énergie de la couleur, des lignes, des courbes et du féminin, ce que se niche dans le détail, dans les coins, où il y a de la vie, de l'énergie malgré tout.

20h **La conclusion** Avec «La petite galère», j'ai transposé les personnages de «La petite maison dans la prairie» dans une banlieue parisienne des années 2000. Je me suis inspirée de cette sinistrose qui fait qu'on accumule les galères. Ça m'amusait aussi de déconstruire toute la symbolique familiale, pour en faire quelque chose d'assez trash, d'assez cash.

La Région Nord vaudois, juin 2015

ORBE ■ Sacha Després à la Galerie Zwahlen

Ode tourmentée à la féminité

L'exposition «De corps et d'écrits» est encore visible d'aujourd'hui à dimanche (14 h à 18 h).

Très «peoplelisée» depuis qu'elle a présenté son premier roman, «La Petite Galère», au dernier Salon du livre de Genève, Sacha Després s'est avant tout fait connaître par son excellent coup de pinceau. Depuis le 10 mai, et encore pour une petite semaine, elle expose vingt-cinq de ses oeuvres à la Galerie Zwahlen, à Orbe, où il sera encore possible de la rencontrer, dimanche prochain.

«Ma peinture est une synthèse du féminin gracieux et dévorateur, souligne-t-elle. Je mêle le fantasme, la sublimation du corps et son ambiguïté. Mes filles sont animales, captives d'un obscur projet. Leur espace est restreint. Elles ne sont pas, pour autant, victimes, mais plutôt convoitées par leur propre désir».

Dans les quatre salles de la galerie urbigène, les toiles multicolores vibrent et donnent beaucoup d'éclat aux murs. Dans une véritable ode à la féminité, les corps se répondent, se balancent, s'agglutinent, s'entrelacent et se démultiplient. Ils apparaissent tourmentés, ils s'allongent, ils creusent des formes et des lignes. Les femmes sont parfois douces et gaies, parfois soumises et plus graves. Et dans les acryliques les plus récentes, ces corps sont encore plus décomposés, car l'artiste fait ressortir les membres avec ses jeux de couleurs.

Vaudoise d'adoption, Sacha Després est née et a grandi à Paris. De formation littéraire, elle a suivi une école préparatoire aux Beaux-Arts et a obtenu un bachelor en information et communication. «Dès que j'ai eu des crayons, des fusains, des pastels et des pinceaux dans les mains, je me suis sentie dans mon monde», raconte-t-elle. Un monde qui s'est, donc, féminisé et colorisé à souhait, comme on peut le constater à Orbe.

TEXTE ET PHOTO:
ROGER JUILLERAT ■

L'exposition «De corps et d'écrits» est encore visible d'aujourd'hui à dimanche (14h à 18h).

Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després

L'Hebdo, mai 2015

Portrait par Isabelle Falconnier*

Journaliste, critique littéraire

Présidente du Salon du Livre et de la presse de Genève

LITTÉRATURE

Sacha Després, la vie d'artiste

Portrait. La Lausannoise publie «La petite galère» et expose solo pour la première fois, à Orbe. La belle rebelle a voulu être artiste et l'est devenue.

«PROBABLY LOVE» L'artiste devant un acrylique sur toile de 2014 accroché actuellement à Orbe.

ISABELLE FALCONNIER

Ah, Sacha. Longs cheveux, longues mains, longs cils, longues jambes. Sacha Després, c'est un corps, d'abord. Une crinière qui s'ébroue, des yeux qui scrutent leur interlocuteur, des bras qui dansent avec les pinceaux. S'il est son meilleur ambassadeur, ce physique de rêve ne doit pas faire écran à l'artiste que Sacha Després, 34 ans, peintre exposée pour la première fois solo à la Galerie Zwahlen, à Orbe, auteure d'un épatant premier roman aux Editions L'Age d'Homme, est avant tout.

Avant tout, et depuis toujours. Elle a 7 ans lorsque sa mère est convoquée à l'école sous le prétexte que sa fille dessine des femmes nues. Elle ne cherche pas à choquer. «J'avais l'œil éduqué à la peinture. J'allais au musée, ma famille dessinait...» Sa grand-mère, son arrière-grand-mère pratiquaient crayons et fusains. C'est aussi à 16 ans déjà qu'elle a écrit la première phrase – «Au royaume du béton, la Prairie suffoque» – de ce qui, quinze ans plus tard, est devenu *La petite galère*, détournement mordant d'une *Petite maison dans la prairie* transformée en nid de névroses de banlieue dépressives et incestueuses sur fond de mâles absents ou violents.

La banlieue, elle connaît. A la séparation de ses parents, elle vit avec sa mère et sa demi-sœur dans une cité nouvelle des Yvelines, de celles qui «bouffent de l'intérieur». A 19 ans, elle s'installe seule à Nice: une renaissance. Après un passage dans une école préparatoire aux Beaux-Arts, elle bifurque dans une filière écriture et communication à l'université. Elle envisage l'enseignement, anime des ateliers de lecture dans des zones urbaines sensibles, se décourage face aux «carences terribles» des familles. Elle arrive en Suisse en 2008 pour suivre son compagnon d'alors, travaille dans la vente et la représentation pour une multinationale, dégage enfin du temps pour peindre sérieusement.

En 2013, la photo d'une de ses toiles figurant à l'arrière-plan d'un portrait de son compagnon d'aujourd'hui, Antoine Jaquier, animateur socioculturel dans la région lausannoise et auteur, en 2013, d'un remarqué *Ils sont tous morts*, lui ouvre les portes d'une exposition collective à la galerie morgienne Midnight Sun. «Cela a agi comme un révélateur. Peindre, écrire, le sens de ma vie était là. Enfant, je m'interdisais de rêver. J'ai réappris en créant. Etre artiste, quel bien ça me fait! Moi qui me suis toujours sentie spectatrice du monde, je peux désormais être à la fois dehors et dedans.»

PÈRE, MÈRE, ART

Des pages aux toiles, Sacha affiche une belle cohérence, explorant les rapports hommes-femmes, la sexualité, l'animalité latente en chacun de nous, la violence jamais loin du désir. Elle vient de troquer son boulot alimentaire contre une mission stimulante d'attachée de presse et assistante éditoriale pour sa propre éditrice, Andonia Dimitrijevic, patronne de l'Age d'Homme, maison d'édition autant que famille artistique rassembleuse. Au contact d'Andonia – «petit bout de femme qui allie douceur et poigne» –, Sacha est désormais végétalienne. «De quoi veut-on se nourrir? C'est la question, au propre et au figuré, fondamentale de notre société. Elle va de pair avec une réflexion sur la transmission, l'écologie, l'économie, la politique.» Son deuxième livre, en cours d'écriture, inspiré de *La route*, de Cormac McCarthy, imagine d'ailleurs comment une société se recompose après une période de cannibalisme.

Loin en Bretagne, sa mère a pleuré de fierté en lisant *La petite galère*. «Heureusement, elle a compris que c'était un roman.» Sacha a renoué avec son père, qui lui a donné quatre demi-frères et sœurs. Elle a d'ailleurs retrouvé il y a peu une pile de dessins à l'encre de Chine datant de la jeunesse de son père, qui n'a pas persévéré mais fait carrière dans le dessin industriel. «A 30 ans, je me suis demandé ce que je ferais dans ma vie si j'étais moins con. Je me suis dit que je prendrais mon père dans les bras.» Ce qu'elle a fait. ■

«La petite galère». De Sacha Després. L'Age d'Homme, 196 p. «De corps et d'écrit». Galerie Zwahlen, Orbe. Jusqu'au 14 juin.

www.sacha-despres.com

Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després

La Région Nord vaudois, mai 2015

Chronique de Stéphanie Pahud *

Linguiste

Stéphanie Pahud, linguiste

Stimulante galère

«Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, l'infra-ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire?» A cette question que pose Georges Perec, dans «L'infra-ordinaire», Sacha Després répond par un premier roman rugueux, alerte et franc, «La petite galère», paru il y a quelques semaines aux éditions L'Age d'Homme. Dévergondant «La petite maison dans la prairie», l'auteure donne voix et sens à une normalité déréglée, celle de deux sœurs nées au début des années 2000 «dans un monde aux objets variables, là où seule la laideur est certaine», une cité de la banlieue parisienne en proie à la crise, au chômage, et aux tentations nationalistes qui en découlent.

«Cette vie dans la marge rappelle agréablement la différence entre sensibilité et sensiblerie.»

En cette semaine du Salon du livre et de la presse de Genève, j'avais envie de partager un livre fraîchement découvert. Pourquoi celui-ci? Premièrement, la peinture sans complaisance de Sacha Després de cette vie dans la marge rappelle agréablement la différence entre sensibilité et sensiblerie. Les deux (anti-)héroïnes, La Jolie et Lo, empoignent leur routine aussi sauvagement que l'auteure empoigne les mots: «Jack-a-dit: regarde ce que t'es devenue, ma pauvre chérie. T'as même pas trente ans et t'as déjà tout raté. Même ton cul ne veut plus de toi.» Secondement, «La petite galère» fait converger fable sociale et fable de l'intime. La sexualité des deux sœurs est aussi perturbée -et perturbante- que le monde qui les entoure, «qui leur donne la nausée». Quant aux névroses qui les submergent, elles sont aussi explosives que le besoin de se libérer des âmes (plus ou moins incarnées) avec lesquelles elles conversent.

Sacha Després prendra part, ce vendredi 1er mai, au débat «Salopes suisses!» proposé sur «La place suisse» du Salon du livre de Genève, à 20 heures, aux côtés, entre autres, de Coline de Senarclens, l'auteure de «Salope!». Peintre avant d'être romancière, elle exposera par ailleurs ses œuvres à Orbe, à la galerie Zwahlen, du 10 mai au 14 juin. Deux opportunités conviviales d'oser s'embarquer dans une stimulante galère. ■

L'Illustré, avril 2015

PAGES COORDONNÉES PAR AURÉLIE JAQUET

L'illustré

lesGens QUI FONT LA SUISSE

ARTISTE PEINTRE
Ses tableaux réalisés à l'acrylique seront exposés le 9 mai à la Galerie Zwahlen, à Orbe.

PREMIER LIVRE
La couverture de son roman de 195 pages est illustrée par une de ses toiles.

TOUT LE MONDE PARLE DE...

Sacha Després

L'auteure lausannoise, qui signe son premier roman, sera en dédicaces au Salon du livre.

POURQUOI ON PARLE D'ELLE? Parce que celle qui s'est d'abord fait connaître par le public comme artiste peintre est de retour plume en main pour signer *La petite galère*, son premier roman. **LE PITCH?** Une sorte de version XXIe siècle urbaine et un peu trash de la série *La petite maison dans la prairie*. «Ce qui m'intéressait, c'était de reprendre la symbolique forte de cette famille idéale et de la transposer dans le milieu contemporain de la banlieue parisienne, que je connais bien.» **ET LE RÉSULTAT, ÇA DONNE QUOI?** Le destin de Laura et Marie, deux sœurs livrées à elles-mêmes dans un petit appartement de la Cité de La Prairie, après le départ de Charles, père de famille démissionnaire, et le suicide de leur mère, Caroline. Un scénario à mille lieues de la famille la plus célèbre de l'Ouest, donc. **POURQUOI L'ÉCRITURE APRÈS LA PEINTURE?** Parce que, ce premier roman, ça fait longtemps que Sacha Després le mûrissait. «J'ai commencé à écrire à l'âge de 16 ans, sans jamais avoir osé aller plus loin.» C'est un souci de santé qui la convaincra finalement de reprendre la plume après les pinceaux. «J'étais en arrêt de travail pour des problèmes de dos. J'avais envie de retirer quelque chose de positif de cette immobilisation», explique cette diplômée en information et communication de 34 ans. **ON LA VERRA OÙ?** Elle sera en séance de dédicaces les 1er et 2 mai sur le stand des éditions de L'Âge d'Homme, au Salon du livre de Genève. www.sachadespres.com

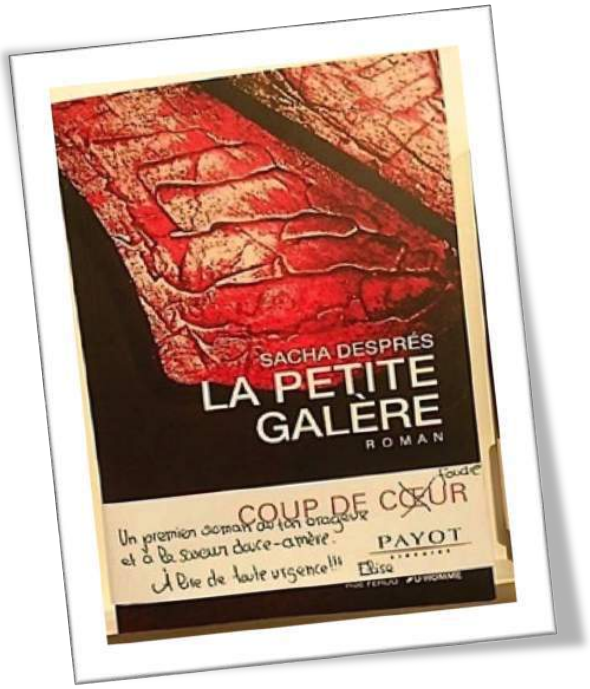
PHOTOS: XXXXXX

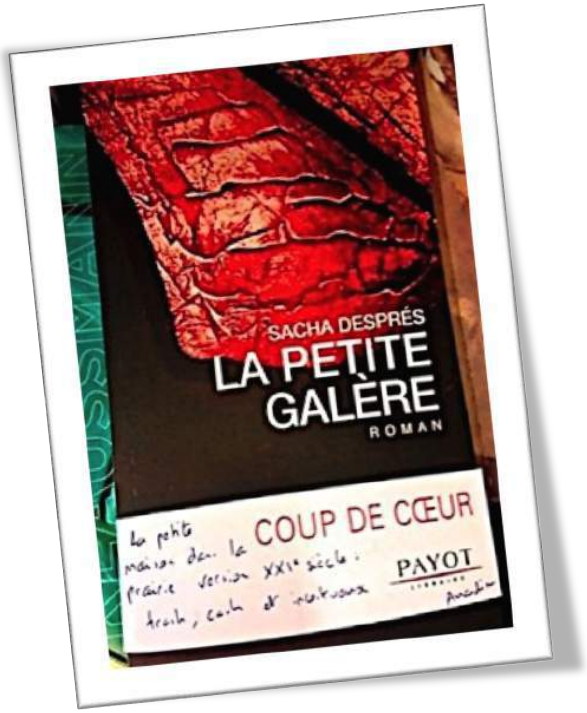
Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després

Coups de cœur des libraires

à Neuchâtel

& Coup de FOUDRE à Genève





Coup de cœur de L'Illustré

Bons plans livres du Femina, mai 2015

www.sacha-despres.com

Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després

TÉLÉVISIONS

L'invité culturel du 12h45, RTS – mai 2015

http://www.rts.ch/play/tv/12h45/video/linvite-culturel-lecrivaine-et-peintre-sacha-despres-revisite-la-petite-maison-dans-la-prairie?id=6772653

La puce à l'oreille, RTS – mai 2015

http://www.rts.ch/play/tv/la-puce-a-l039oreille/video/christine-gonzalez-presente-deux-livres-romands?id=6745834

Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després

RADIOS

Vertigo, La Première (RTS)
http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/6699655-livres-sacha-despres-la-petite-galere-28-04-2015.html?rts_source=rss_a
http://www.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/6738631-bonus-web-entretien-integral-avec-sacha-despres-28-04-2015.html?f=player/popup

Entre nous soit dit, La Première (RTS)
https://www.rts.ch/la-1ere/programmes/entre-nous-soit-dit/7049052-entre-nous-soit-dit-du-16-09-2015.html#7049051

Namasté, Dans la peau d'Anne, Couleur 3 (RTS)
http://www.rts.ch/audio/couleur3/programmes/dans-la-peau-d-anne/6853333-la-petite-galere-de-sasha-despres-editions-l-age-d-homme-24-06-2015.html

BLOGS LITTÉRAIRES (Suisse et France)

La Cause Littéraire :
http://www.lacauselitteraire.fr/la-petite-galere-sacha-despres

Littérature romande :
http://litterature-romande.net/petite-galere-sacha-despres/#more-1993
http://litterature-romande.net/entretien-sacha-despres/

Les chroniques culturelles : http://leschroniquesculturelles.com/2015/09/04/la-petite-galere-de-sacha-despres/

Jean-Michel Olivier (Prix Interallié 2010) :
http://jmolivier.blog.tdg.ch/archive/2015/04/25/la-galere-amoureuse-sacha-despres.html

Jean-Louis Kuffer * (journaliste, critique littéraire et écrivain suisse) :
http://passiondelire.blog.24heures.ch/archive/2015/06/25/petite-galere-dans-la-prairie-859186.html

Contrepoints : http://www.contrepoints.org/2015/03/29/202633-la-petite-galere-de-sacha-despres

Mots pour mots : http://www.motspourmots.fr/2015/09/la-petite-galere-sacha-despres.html

Sur la route de Jostein : https://surlaroutedejostein.wordpress.com/2015/09/12/la-petite-galere-sacha-despres/

La gazette de Marie-Claire : http://gazettemarieclaire.blogspot.ch/2015/05/la-petite-galere-sacha-despres.html

Revue de presse - *La Petite galère* - Sacha Després

Critique de Jean-Louis Kuffer *

Journaliste, critique littéraire et écrivain suisse

Sacha Després. *La petite galère.* L'Âge d'Homme, 204p.***

On ressort sonné de la lecture de *La petite galère* de Sacha Després, dont le *crescendo* dramatique aboutit à un dénouement réellement déchirant où réalité brute et folle détresse, violence et désarroi, souffrance incarnée et projections fantasmatiques se bousculent dans une mêlée qui prend aux tripes et au cœur.

Or le plus étonnant est que, d'un imbroglio affectif et psychologique exacerbé par l'abjection d'un des protagonistes – type de pervers narcissique bien cadré -, et par la haine vengeresse qu'il suscite, la romancière parvienne à tenir jusqu'au bout le fil (barbelé) d'un récit concis et cohérent, intelligible en dépit de l'ambiante confusion des sentiments.

Remarquable tableau d'époque, sur fond de crise sociale et de dérives individuelles, *La petite galère*, se déroule dans une Zone Urbaine Sensible de la région parisienne. Question style, la phrase de Sacha Després, brève et qui claque, vaut aussi par sa concentration de sens et d'émotion. Bref, *La petite galère* est un premier roman signalant un vrai talent, et cette chose essentielle pour un écrivain, qu'on pourrait dire un *noyau* dur et doux à la fois.

La Cause Littéraire

Critique de Patryck Froissart *

Membre de la Société des Gens de Lettres
& la Société des Poètes et Artistes de France

"La trajectoire romanesque est ici totalement à l'inverse de la romance rose à la Delly. On pressent, très tôt, que point n'y aura de fin heureuse. La tension tragique s'installe et croît de scène en scène (...)

Le commentaire, incisif, souvent implicite, sous-jacent, dans le corps du récit (...), empreint d'un féminisme latent, constitue un réquisitoire virulent contre la société française contemporaine (...) L'auteure met en évidence la désagrégation sociale des banlieues, la montée dans le pays d'un nationalisme haineux, le goût effréné pour l'événement de préférence morbide et remplacé du jour au lendemain par un événement nouveau, la fringale de consommation, la dérive d'individus sans idéal, la disparition de repères structurants (...) les angles d'attaque, littérairement et lexicalement parlant, sont d'une impressivité brutalement efficace (...)

Sacha Desprès, La petite galère, une révélation !"